SIXIÈME ANNÉE. — N° 274. Georges OFFENSTADT, Directeur. Jeudi 8 Juillet 1915.

16 PAGES

TOUS LES JEUDIS

# L'ÉPATANT

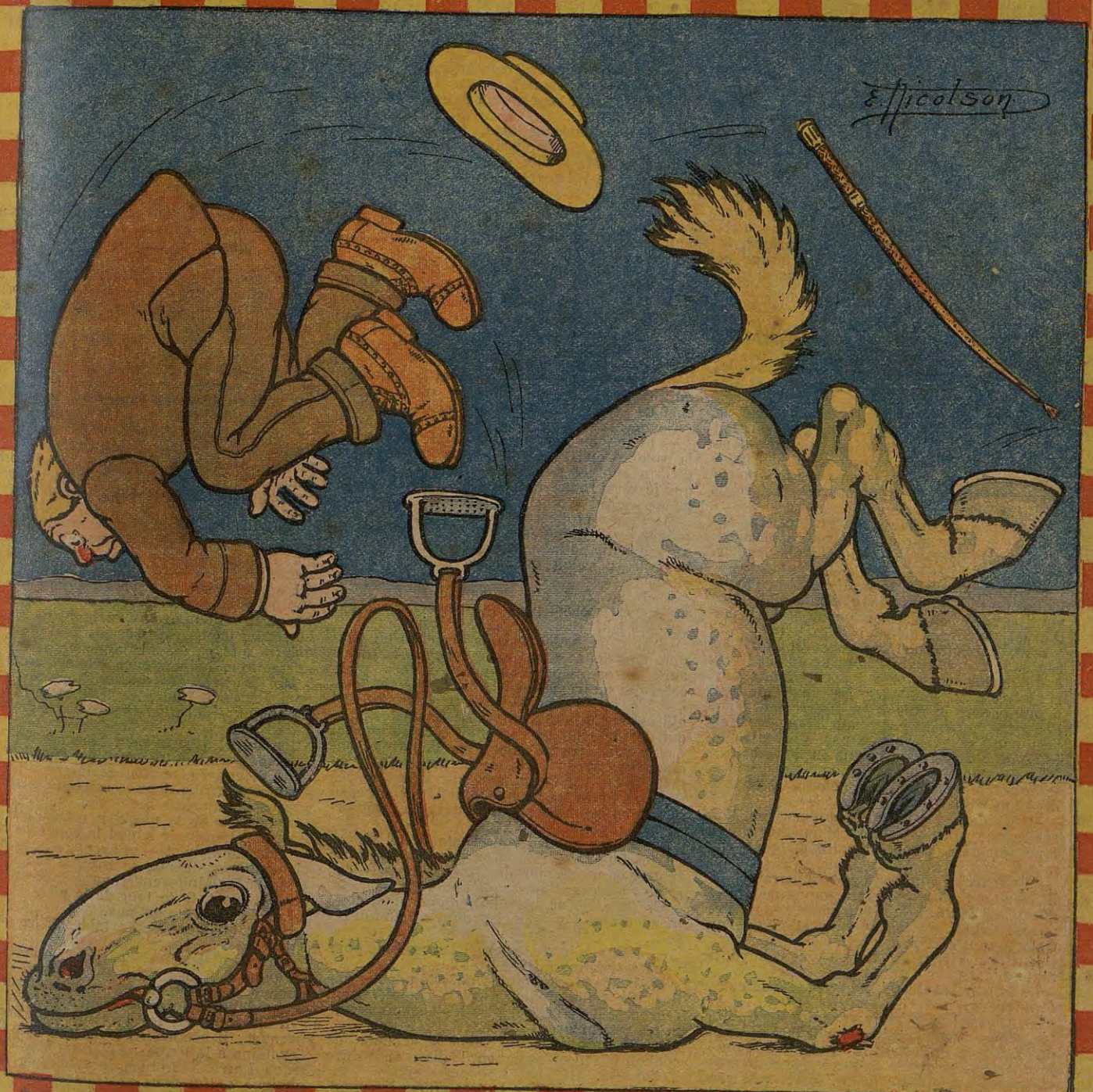
5c

POUR LA FAMILLE

PUBLICATIONS OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (X°)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs p° an.
Province..... 3 fr. 50 —.
Étranger..... 5 francs —

## LE DÉSINVOLTE SPORTSMAN




Toupet est en train de prouver à son ami Bonasson que, pour la haute école, il se charge de faire la pige à n'importe quel écuyer... *(Voir page 3.)*

## LE CHRYSANTÈME SACRÉ (*Suite.*)

*Au cours de la soirée de gala qu'offre en son honneur M. Chas. Pisler, gouverneur de la Californie, le prince japonais Takahashi, venu à San-Francisco pour conclure un traité avec les Etats-Unis, accuse formellement le chef de la sûreté, M. James Mollescott de lui avoir volé un chrysanthème d'or et de perles, d'une valeur inestimable, lors de l'entrevue qu'il a eue avec lui à son hôtel. James Mollescott, roué de coups par les officiers japonais, est emmené dans le cabinet de M. Chas. Pisler où ce dernier, accompagné du prince, le rejoint. Mollescott repousse avec fureur et indignation l'accusation du Japonais.*

IV

Le prince Takahashi resta impassible comme s'il n'avait pas entendu.

Seulement, d'un mouvement imperceptible, il tourna la tête vers le gouverneur de la Californie et dit :

— Au Japon, monsieur le gouverneur, la personne d'un hôte et ses biens sont sacrés !

« Je veux croire qu'il en est de même dans votre pays !... Je vous prie donc de bien vouloir faire faire le nécessaire pour que le Chrysanthème du dieu Shinto me soit restitué ! *Il le faut absolument !*

Le Japonais, comme il l'avait déjà fait, appuya avec force sur cette dernière phrase...

M. Chas. Pisler était de plus en plus embarrassé.

— Monseigneur ! s'écria M. Mollescott que la fureur et l'indignation galvanisaient, vous vous trompez ! Je n'ai pas touché au Chrysanthème ! J'ignorais même son existence !

« Et, permettez-moi de vous dire qu'il est regrettable que vos officiers se soient livrés à de pareils excès sur ma personne ; oui ! regrettable et inutile !... En vous quittant, monseigneur, je suis venu directement ici et l'on peut me fouiller, j'y suis résigné ! Il est vrai que j'ai pu, n'est-ce pas, passer le bijou à un complice qui l'a mis en lieu sûr !...

Le Japonais ne broncha pas.

Mollescott, s'échauffant, continua en s'adressant à M. Chas. Pisler :

— Eh bien, monsieur le gouverneur, laisserez-vous ainsi suspecter et insulter un citoyen américain, fonctionnaire du gouvernement ?

« Pour moi, l'affaire ne se terminera pas là ! Et, dussé-je en appeler au gouvernement fédéral, au Sénat, à la Cour suprême, au Président, même, je tirerai réparation de l'outrage qui m'est fait !

M. Chas. Pisler, de plus en plus ennuyé, ne répondit pas.

Le prince Takahashi, lui, gardait son calme dédaigneux.

— Altesse ! fit le gouverneur de la Californie, rien ne prouve absolument la culpabilité de M. James Mollescott ; culpabilité à laquelle je me refuse à croire et que le passé irréprochable et exemplaire de M. Mollescott rend tout à fait invraisemblable. Je suis certain que...

— Fort bien, monsieur le gouverneur ! interrompit le Japonais ; mais, alors, pouvez-vous me dire comment le Chrysanthème du dieu Shinto a disparu ?

M. Chas. Pisler réprima un haussement d'épaules :

— Vous comprenez bien, Altesse, que je n'en sais rien !... Je disais donc que j'étais certain que M. Mollescott se chargerait de démasquer le voleur et de retrouver le joyau disparu, si...

— Il me faut des excuses ! Des excuses de tous ces officiers qui m'ont frappé — et des dommages et intérêts ! coupa Mollescott, résolu.

— Mon cher Mollescott, votre demande est on ne peut plus légitime... Cependant, dans l'intérêt supérieur de notre pays, je vous prie d'oublier ce malencontreux incident, auquel Son Altesse est complètement étrangère !

« Le prince Takahashi, j'en suis sûr, déplore comme moi ce malheur !

— Je le déplore ! fit sèchement le Japonais qui, depuis quelques instants, observait le chef de la Sûreté de San-Francisco.

Ce dernier ne répondit pas.

— Et je suis prêt à verser à M. Mollescott la somme qu'il lui plaira pour le dommage qu'il a subi et aussi une autre somme dès que je serai rentré en possession du Chrysanthème sacré !

M. James Mollescott pensa en ce moment précis qu'il guignait depuis quelque temps un joli petit cottage, près d'Oakland, et que ce cottage valait huit mille dollars. Il déclara :

— Il me faut dix mille dollars de dommages et intérêts pour les sévices dont j'ai été l'objet !

— Mon majordonne vous remettra un chèque, monsieur ! répondit le Japonais ; et, il y aura encore vingt-cinq mille dollars pour celui qui me remettra le Chrysanthème !

— Je ferai pour le mieux, monseigneur ! affirma le chef de la sûreté de San-Francisco, qui, maintenant, ne regrettait plus sa soirée.

« Je vais aussitôt faire procéder à une enquête que je dirigerai moi-même !... Me permettez-vous, monseigneur, de faire insérer dans les journaux l'annonce de la récompense que vous promettez à celui qui vous rapportera le joyau ?

— Agissez comme vous l'entendrez ! répondit le Japonais. Ce qui m'importe, c'est de rentrer en possession du Chrysanthème — *car je ne retournerai pas au Japon sans lui !*

M. Chas. Pisler tressaillit en entendant cette menace non déguisée et proférée d'un ton résolu.

— Nous allons tenter l'impossible pour vous satisfaire, Altesse ! dit-il...

M. James Mollescott, réconforté par l'espoir des dix mille dollars, s'était complètement redressé. Il ne sentait plus les horions reçus, ni les courbatures !

— Je vais immédiatement m'occuper de cette affaire, monseigneur ! dit-il au prince Takahashi.

Le Japonais inclina la tête affirmativement.

Au fond, il regrettait de n'avoir pas fait fouiller Mollescott qu'il croyait coupable. Mais, avec une astuce toute asiatique, il pensait que l'appât des vingt-cinq mille dollars promis inciterait le policier à restituer le joyau...

Clopin-clopant, James Mollescott quitta le cabinet du gouverneur de la Californie.

Presque aussitôt, M. Chas. Pisler et le prince Takahashi, tacitement d'accord, se levèrent et regagnèrent les salons où les invités, surpris et intrigués, se laissaient aller aux plus baroques suppositions.

L'apparition du gouverneur et du Japonais calma un peu le malaise régnant et, quelques instants plus tard, tout le monde se mit à table.

Au dessert, le prince Takahashi et M. Chas. Pisler échangèrent des toast cordiaux, comme si de rien n'était, et la soirée se termina sans autre incident.

Cependant, M. James Mollescott, après avoir quitté le gouverneur de l'Etat de Californie, s'était fait conduire en voiture à l'hôtel de la police.

Il y fit rapidement panser les nombreuses contusions lui parsemant le corps et revêtit des habits intacts ; puis, après avoir donné l'ordre à l'inspecteur Peter Craingsby, sous-chef de la sûreté, de veiller sur le prince Takahashi, il se rendit à l'hôtel *América*, accompagné de deux de ses plus habiles détectives.

L'hôtel *América* où était descendu le prince Takahashi était — sans contredit — un des plus luxueux — sinon le plus — de San-Francisco.

L'appartement réservé au prince japonais était situé au premier étage au-dessus de l'entresol. Il se composait d'une suite de vastes et luxueuses pièces, desservies toutes par une galerie aux parois de laquelle des tableaux de maîtres, authentiques, étaient accrochés.

M. James Mollescott arriva un peu après neuf heures à l'hôtel *América* et se fit aussitôt conduire dans les appartements du prince Takahashi.

Ils étaient déserts pour l'instant.

Accompagné du gérant de l'hôtel et des deux détectives, le chef de la sûreté de San-Francisco arriva dans le salon où il avait été présenté au prince japonais.

Au milieu de la pièce, il reconnut le petit guéridon laqué sur lequel la coupe de cristal — vide maintenant — et ayant contenu le précieux Chrysanthème, se trouvait toujours.

M. James Mollescott regarda autour de lui, et, lentement, fit le tour de la pièce.

Les murs en étaient nus.

Seuls, quelques petits tableaux les garnissaient.

Mollescott les fit décrocher l'un après l'autre pour s'assurer qu'ils ne dissimulaient pas quelque cachette. Il examina les cadres et se rendit compte qu'ils étaient massifs.

Il fit soulever les tapis et les lames du parquet ; il secoua le guéridon, le palpa et l'examina à la loupe : c'était un honnête guéridon Louis XVI, bien incapable de receler quoique ce fut dans ses minces montants.

— Oh ! monsieur Mollescott, fit le gérant, tout ce que vous faites, nous l'avons déjà fait ! Le bijou n'est pas dans la chambre !

— Vous avez sondé les murs ?

— Oui, monsieur Mollescott ! Et c'est bien inutile, vu qu'ils sont en pierre de taille ! Je les ai vu construire !

— Et la cheminée ? fit Mollescott, frappé d'une idée soudaine en jetant les yeux sur l'élégante cheminée de marbre blanc sculpté, occupant le centre d'un des pans du salon.

Le gérant sourit :

— C'est une fausse cheminée, monsieur Mollescott ! Voyez !... Ici, nous chauffons avec des radiateurs, dont les tuyaux sont dissimulés dans les moulures des cimaises !

Le gérant disait vrai. La cheminée était constituée par un bloc de marbre évidé, mais sans aucune issue !

Alors ? Puisqu'il fallait tenir pour vrai le récit du prince Takahashi, par où était passé le voleur ?

James Mollescott n'y comprenait plus rien !

Par acquit de conscience, il recommença une seconde fois ses recherches sans être plus heureux et dût s'avouer qu'il n'y comprenait rien !

En vain, interrogea-t-il le personnel entier de l'hôtel depuis le gérant jusqu'au dernier des marmitons en passant par les cuisiniers, sommeliers, femmes de chambre, et lift-men, il ne put obtenir aucun renseignement pouvant le mettre sur une piste quelconque.

Il consulta la liste des voyageurs habitant l'hôtel, sans que leurs noms lui rappelât quoique ce fut. La plupart d'entre eux étaient réunis dans le hall, et, leur dîner achevé, savouraient leur café au son d'un orchestre chinois.

Sans affectation, James Mollescott se glissa parmi eux et les dévisagea dans l'espoir de faire quelque découverte intéressante.

Ce fut en vain.

Il se retira vers minuit sans avoir pu mettre la main sur le plus petit indice.

Par acquit de conscience, il fit porter au journal le *Californian Herald* une annonce ainsi conçue :

CELUI QUI A DÉROBÉ LE CHRYSANTHÈME
DE PERLES EST PRIÉ DE LE RAPPORTER
A L'HOTEL DE LA POLICE.
IL RECEVRA 25.000 DOLLARS DE RÉCOMPENSE,
ET NE SERA PAS INQUIÉTÉ.

*Signé :* LE CHEF DE LA SURETÉ
DE SAN-FRANCISCO.
JAMES MOLLESCOTT.

Après quoi, harassé de fatigue et meurtri par les coups reçus, M. Mollescott s'en fut se coucher.

Il dormit mal, et, toute la nuit, rêva que des japonais l'assommaient.

Le lendemain matin, dès l'aube, il fut debout et gagna son cabinet de travail.

Il sonna et ordonna qu'on fît venir devant lui Peter Craingsby, le sous-chef de la sûreté.

— Rien de nouveau ? demanda-t-il, dès que ce dernier fut arrivé devant lui.

— Rien, chef !

— C'est bon ! Vous allez m'aider à décacheter mon courrier.. Je vous parlerai après de cette affaire du Chrysanthème...

— Du Chrysanthème, chef ? fit Craingsby, sans comprendre.

— Je vous expliquerai cela ! répondit James Mollescott... Finissons-en !

Peter Craingsby inclina la tête affirmativement.

Les deux hommes commencèrent à décacheter avec rapidité à parcourir, et à classer les lettres éparses sur le bureau du chef de la sûreté et qui portaient toute la mention : *Personnelle.*

Soudain, Peter poussa un cri étouffé :

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? fit James Mollescott surpris.

— Une lettre de John Strobbins ! John Strobbins vous écrit !

— Enfer et malédiction ! C'est lui qui a volé le Chrysanthème ! Ce ne pouvait être que lui ! J'aurais dû y penser ! Donnez-moi ce papier !

Peter Craingsby obéit.

*(A suivre.)*

JOSÉ MOSELLI.

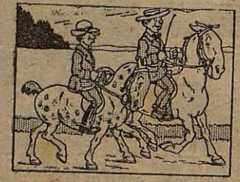


## LE DÉSINVOLTE SPORTSMAN

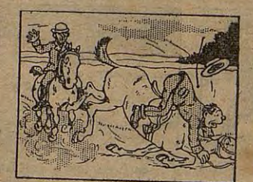
Simplice Bonasson, ayant de la fortune et des goûts champêtres, s'était retiré à la campagne depuis un an quand il reçut la visite de son ami Philibert Toupet, un vantard se prétendant sporteman émérite et qu'il avait eu l'imprudence d'inviter à venir passer quelque temps dans sa propriété pour s'y livrer de concert avec lui...

... à ses divertissements favoris. Le jour même de son arrivée, aussitôt le déjeuner terminé, Bonasson convia Toupet à faire une partie de billard. « Avec plaisir, ma vieille, acquiesça l'invité. Le billard, ça me connaît. Je le pratique depuis si longtemps que j'y suis devenu d'une certaine force... Tiens, allume cet effet... » Et d'un violent coup de queue il fit un formidable accroc...

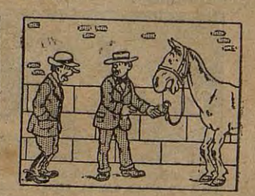
... au tapis tout neuf. Bonasson était désolé. « Faut pas te frapper pour si peu ! le consola Toupet. Il n'y a rien de perdu... Avec le drap, tu te feras faire un costume qui se confondra avec la verdure, un vrai costume de chasseur. Maintenant permets-moi de te dire que si ton blanc était de meilleure qualité et tes procédés moins moches, ça ne serait pas arrivé... »



« En fait de procédés, pensait amèrement Bonasson, les siens ne m'emballent pas du tout ! » Le lendemain, les deux amis partirent faire une promenade à cheval. Bonasson, toujours « poire », avait confié son pur sang à Philibert qui s'avouait écuyer consommé et s'était contenté pour lui d'un vieux et paisible poney. Histoire d'épater son ami, Toupet agaçait son cheval...



... pour le faire piaffer jusqu'au moment où l'animal impatienté se cabra, affolé, et glissant malencontreusement, tomba sur la route en se couronnant des deux genoux. Toupet avait fait une magistrale culbute pardessus sa monture et se relevait, le veinard ! sans la moindre égratignure. Bonasson était de plus en plus navré...

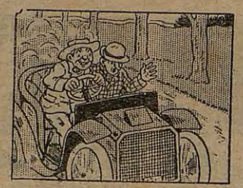


... et ne parvenait point à dissimuler son dépit. « Ben, mon vieux, t'en fais une sale trompette ! observait Toupet avec un culot déconcertant. Dès l'instant que je ne suis pas blessé, quitte donc cette figure d'enterrement. Tu t'es laissé coller comme pur sang, une rosse qui ne tient pas sur ses pattes... Tu en seras quitte pour l'atteler... A la voiture il fera bon service ! »

Cette façon d'arranger les choses ne conseilait point Bonasson de voir déprécier son cheval auquel il tenait beaucoup. Deux jours plus tard, il emmena Philibert à la chasse. Son chien Sultan l'accompagnait. C'était un pointer primé dans diverses expositions ; il était merveilleusement dressé et Bonasson y tenait comme à la prunelle de ses yeux.

Ils déambulaient en plaine quand, tout à coup, un perdreau part, c'est le cas de le dire dans les jambes de Philibert. Celui-ci épaule, tire... Pan ! pan ! les deux cartouches de son fusil. Naturellement, le perdreau vole, encore mais le chien, l'infortuné Sultan est tué. « Bougre de maladroit ! vocifère Bonasson, tu ne pouvais donc pas faire attention ? »

« Mon pauvre Sultan ! Vois ce que tu en as fait... — Oh ! la perte n'est pas grande ! ricana Toupet. T'as pas besoin de pleurnicher... C'est de sa faute, à cet idiot de cabot. Est-ce qu'il avait besoin, je te le demande, de venir se placer entre mon fusil et le perdreau ? Quand on a des chiens aussi pochetées, on ne les sort pas... On les laisse à la maison. »



Bonasson commençait à en avoir assez de Toupet ! Sur la fin de la semaine, ayant reçu la confortable 40 H P. qu'il venait de s'offrir il eut la témérité de vouloir l'essayer en compagnie de son dangereux copain. « Tu n'ignores pas que j'ai mon brevet de chauffeur, » annonçait celui-ci en prenant place d'autorité au volant et lançant l'auto en quatrième vitesse sur une descente...

... aux tournants brusques. « Malheureux ! tu vas trop vite... gémissait Bonasson, le cœur serré dans l'étau de l'angoisse. Ses craintes n'étaient que trop fondées. Toupet, ayant mal pris son virage, l'auto grimpa sur un talus coupa un arbre et faisant panache s'écrabouilla dans un champ. Par un providentiel hasard, Toupet se tirait indemne de l'aventure et retirait son copain enseveli sous les débris de la voiture.

Quand on l'eut ramené chez lui avec une jambe et un bras cassés, sans préjudice de la bobine en capilotade, Toupet eut le culot de lui dire : « Avec ton billard crevé, ton canasson couronné, ton chien claqué, ton auto démolie et toi aussi, l'existence champêtre n'a plus de charme... aussi je reprends le train dare-dare ce soir au revoir et merci. » Non, mais, est-ce qu'il est possible d'être plus mufle que Toupet. ?

*En poursuivant pour le châtier le sinistre négrier Arturo, M. de Brévailles, Mlle Le Mesnil, sa fiancée, et leur ami, M. de Cervin, sont faits prisonniers par lui dans le port de Lake-Worth, en Floride. Arturo, en effet s'est posté avec ses hommes sur le Gabian, navire de M. de Brévailles, et lorsque celui-ci et ses compagnons, après un terrible combat à bord du Vulture (goélette appartenant à Arturo, et qu'ils ont attaquée) regagnent le Gabian à la nage, Arturo les fait prisonniers sans peine. Seul, le mousse Alain Mouscot échappe aux recherches du sinistre négrier. On va voir comment.*

Après s'être jeté dans le lagon de Lake-Worth du haut du gaillard d'avant du *Vulture*, Alain Mouscot, excellent nageur, s'était aussitôt dirigé vers le *Gabian*, dont il apercevait la silhouette dans les ténèbres. Malheureusement, c'était l'heure de la marée montante et le courant venait d'une direction opposée à celle suivie par le jeune mousse. Alain Mouscot, pourtant, avançait avec une assez grande rapidité. Déjà, il n'était plus qu'à cinquante mètres environ du petit navire, lorsque, derrière lui, il entendit la voix d'Arturo, criant à ses rameurs de se dépêcher! Il tourna la tête et il aperçut les deux embarcations...

... conduites par Arturo et qui se dirigeaient vers le *Gabian!* Alain Mouscot comprit le plan du férocе négrier. Il frémit. Le canot d'Arturo, d'ailleurs, n'était plus qu'à vingt mètres de lui! Craignant d'être reconnu, le jeune mousse plongea brusquement. Il resta entre deux eaux autant que le lui permit sa respiration. Enfin, à bout de souffle, il revint à la surface, assez à temps pour voir le canot d'Arturo accoster l'échelle du *Gabian!* « Si M. de Brévailles et les autres montent à bord, ils sont perdus! » pensa le vaillant mousse. Et, oubliant qu'il pouvait être vu, il rebroussa chemin et nagea dans la direction du *Vulture*...

... dans l'espoir de rencontrer ses compagnons. Ce fut en vain qu'il s'épuisa à nager dans toutes les directions pendant l'heure qui suivit: M. de Brévailles, Marie Le Mesnil, M. de Cervin et les marins du *Gabian*, poussés par le courant, avaient suivi un tout autre trajet. Désespéré, Alain se rapprocha audacieusement du *Gabian* et entendit ainsi Arturo se féliciter de son astuce! Il comprit que ses compagnons étaient tous prisonniers déjà, et qu'il ne pouvait rien pour les sauver pour le moment. S'attachant à faire le moins de bruit possible, Alain Mouscot nagea vers la rive. Il l'atteignit rapidement et prit pied...

... au milieu d'un épais buisson de palétuviers. Il se sentit épuisé et s'assit dans la vase afin de se reposer quelques instants. Il commençait à sentir ses forces revenir, lorsque, soudain, il entendit à quelque distance de lui un bruit de branches froissées. Il tressaillit et se leva. A ce moment, la lune dégagée des nuages qui la masquaient, apparut. Sa lueur permit à Alain Mouscot, épouvanté, d'apercevoir un énorme alligator qui rampait doucement vers lui. Il fit un bond en arrière: le saurien était à moins de vingt mètres de lui: ses petits yeux noirs brillaient comme deux billes d'acier, et sa bouche énorme, parée de dents pointues, était entr'ouverte.

Alain Mouscot porta la main à sa ceinture, mais n'y sentit aucune arme! Pourtant, il ne désespéra pas: il avait déjà combattu avec succès un crocodile dans le Rio Nunez; alors, celui-là n'était pas pour lui faire peur. Il regarda autour de lui et vit à ses pieds un énorme tronc de palétuvier à demi-pourri. Il le souleva et attendit immobile. L'alligator avançait toujours. Lorsqu'il ne fut plus qu'à deux mètres de sa proie, il s'arrêta, banda ses jarrets et, d'un formidable élan, se lança, la gueule ouverte, vers Alain Mouscot... Il ne rencontra rien devant lui! D'un saut de côté, le vaillant mousse s'était mis à l'abri...

... en même temps qu'il lançait sa bûche dans la gueule du saurien. Puis, sans attendre, il détala à travers les palétuviers, laissant l'alligator stupide et battant de sa queue les arbustes environnants. En quelques instants, Alain Mouscot eut franchi le rideau de palétuviers bordant la plage et se trouva dans un pré bourbeux, bordé de loin en loin par de chétives masures. Le fugitif se garda bien de se diriger vers elles! Il profita de ce que la lune venait d'être à nouveau voilée par les nuages pour traverser le pré au grand galop et arriva ainsi à l'entrée d'une forêt touffue dans laquelle, sans trop réfléchir, il s'engagea.

Il marcha jusqu'à l'aube sous la feuillée, parmi les lianes épineuses et les hautes fougères. Lorsqu'il vit la lueur du jour filtrer à travers les branches, il s'arrêta, rendu de fatigue. Cependant, par mesure de prudence, il grimpa jusqu'aux maîtresses branches d'un cèdre géant, s'y installa tant bien que mal, et s'endormit presque aussitôt. Il se réveilla quelques heures plus tard, bien reposé, mais se sentant une faim dévorante. Il descendit de son perchoir, s'orienta, et se remit en route, à la recherche de quelque nourriture. Jusqu'au soir, il chemina sans rien trouver! Pas le moindre...

...arbre fruitier dans l'immense forêt. Rien! Les arbres étaient si hauts, si touffus, si serrés les uns contre les autres qu'ils arrêtaient complètement la lueur du soleil! Alain avançait avec des difficultés toujours plus grandes sur le sol humide et spongieux, où ne croissaient que lianes et fougères hautes de deux mètres! Le soleil couché, il dut s'arrêter, tant l'obscurité fut dense. Il arracha, au prix des plus grands efforts, quelques fougères sur lesquelles il s'étendit. Mais il ne put dormir, tant l'humidité de la forêt le glaça. La nuit lui sembla interminable.

Bien avant le jour, il se leva, transi de froid. Il essaya de marcher, afin de se réchauffer un peu, mais il ne réussit qu'à se heurter aux troncs d'arbre et aux souches parsemant le sol et à se déchirer aux épines des lianes. Il se résigna à ne pas bouger. Enfin, le jour vint. Avec sa vaillance coutumière, Alain Mouscot, malgré son épuisement, malgré la faim atroce qui le torturait, ne se laissa pas encore abattre. Il se remit en marche à travers la terrible forêt. Toute la journée, il marcha, s'appuyant sur un morceau de bois mort...

... qu'il avait ramassé. Il ne trouva pas la moindre nourriture, mais aperçut quelques singes verts, qui, après l'avoir considéré ironiquement, disparurent à travers les branches. Alain Mouscot avança encore. Mais il était au bout de sa résistance. Il trébucha tout à coup contre une racine et s'abattit parmi les fougères, sans pouvoir se relever: ses jambes lui refusaient tout service, et, devant ses yeux, les objets semblaient tourner. Après avoir, par cinq fois, essayé de se remettre debout, Alain Mouscot s'abandonna. Il s'allongea parmi les fougères, ferma les yeux et perdit connaissance.

Combien dura son évanouissement? Il ne le sut jamais! Il sentit, soudain, qu'on le touchait, qu'on le relevait... Il ouvrit les yeux et aperçut un nègre vêtu de haillons qui le considérait avec commisération. « Qui es-tu? » murmura le mousse d'une voix rauque. « Moi, pauvre nègre *marron!* répondit le noir.. Moi, sauvé de Lake-Worth! Lake-Worth y a pas bon, pas bon! — Ah?... Et moi aussi, je me suis sauvé de Lake-Worth... J'ai faim! » murmura Alain Mouscot, prêt à défaillir de nouveau. Le nègre tira de sa besace qui pendait à son flanc une dizaine de goyaves..

... qu'il tendit au mousse en disant: « Ça bon! Mange, blanc! Ça bon! » Alain Mouscot saisit avidement les précieux fruits et en porta un à sa bouche. Il les eut rapidement engloutis tous et murmura: « Merci! Tu es un brave nègre, toi! Ce n'est pas comme Arturo! — Ah! oui! Antoine bon, Arturo mauvais! Ça, méchant Arturo enlever moi au Sénégal et amener ici! Mais moi partir, partir! Moi sauver! » Le mousse comprit que son sauveur s'appelait Antoine, qu'il avait été razzié au Sénégal et emmené à Lake-Worth par Arturo, et qu'il s'était évadé.

Réconforté par les goyaves qu'il venait de manger, Alain Mouscot se leva. Il dévora encore quelques bananes que lui donna le bon Antoine et demanda à celui-ci comment il subsistait. Le nègre lui apprit qu'à quelque distance de l'endroit où il était tombé d'épuisement, une petite rivière coulait, le long de laquelle croissaient des bananiers, des goyaviers et de nombreux autres arbres fruitiers: « Moi emmener toi à maison à moi! Toi voir! » déclara Antoine. Alain Mouscot sourit. Il ramassa son bâton et, sur-le-champ, suivit le brave nègre.

Après une demi-heure de marche à travers la forêt, les deux nouveaux amis atteignirent une vaste clairière où croissaient de hauts bambous en fleurs. Des papillons multicolores volaient çà et là. Sur le sol, une herbe drue, bien verte, et parsemée de merveilleuses orchidées, se voyait. Alain Mouscot poussa un soupir de satisfaction en apercevant de nouveau le ciel bleu qu'il avait bien cru ne plus revoir. Au côté d'Antoine, il traversa la clairière et arriva devant la rivière annoncée, petit cours d'eau large de quarante mètres environ.

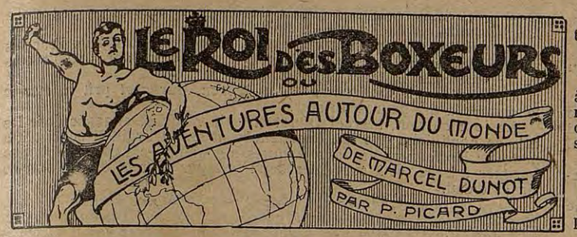
Sous un énorme saule, une rustique cabane faite de troncs d'arbres et de bambous reliés par des lianes était érigée: « Ça maison à moi! fit Antoine avec un naïf orgueil. Entre, blanc! » Le jeune mousse acquiesça à cette invite et pénétra dans la case. Il n'y vit aucun meuble! Rien qu'une litière de feuilles sèches, et, pendus aux solives du toit, des régimes de bananes et quelques cocos verts. Antoine et Alain Mouscot se laissèrent tomber sur les feuilles sèches, et, tandis que le mousse, encore affamé, commençait à manger quelques bananes...

... arrachées à un régime, le bon nègre lui raconta comment, parti à la recherche de petits vers pour pêcher, il l'avait trouvé évanoui au pied d'un arbre. Alain Mouscot allait répondre lorsqu'un éclat de rire féroce retentit! Une voix gouailla en anglais: « J'en tiens un! Il y a un blanc avec! » Alain Mouscot et Antoine, ayant tourné la tête, aperçurent, barrant la porte, la silhouette d'un homme blanc, qui, un pistolet dans chaque main, dardait sur eux un regard cruel et satisfait.

*(A suivre.)*

Texte de Pierre Agay.






RÉSUMÉ DE CE QUI A PARU

*Au cours de ses pérégrinations à travers le monde, le jeune mécanicien Marcel Dunot qui, sans le savoir, est doué d'une force extraordinaire, a boxé et tombé à New-York le célèbre boxeur Mac Farlan, champion d'Amérique et, en même temps, affilié à la* Main-Noire, *association de bandits.*

*A Colon, ou Marcel Dunot arrive après les plus extraordinaires aventures, il rencontre Mac Farlan, combat avec lui, le tombe et encaisse la forte somme. Mais, le soir-même, les affiliés de Mac Farlan assassinent la famille Harty à qui Marcel avait confié son gain, et s'emparent de l'argent.*

*Malgré les recherches, ils restent introuvables. Quant à Mac Farlan, il est parti pour la Chine. Marcel Dunot, jure de se venger. Il se rend à Panama où il apprend qu'on demande des jeunes gens robustes sur le vapeur* Queen Margaret, *qui part pour Hong-Kong avec 1,200 coolies. Marcel Dunot se rend chez M. Chas. Strubel, agent de la* Queen Margaret.

## PREMIÈRE PARTIE

### XXXVI

Marcel Dunot se trouva dans une vaste boutique séparée en deux par un comptoir d'acajou derrière lequel trois employés écrivaient en silence.

L'un d'eux se leva et s'écria d'une voix rogue :

— Que voulez-vous, l'homme?

— M. Chas. Strubel! fit Marcel Dunot, sans s'émouvoir.

— M. Strubel ne reçoit pas tout le monde! Que lui voulez-vous?

— C'est pour la *Queen Margaret!* Je...

— Fallait le dire tout de suite! C'est moi qui m'occupe de la *Queen Margaret!*... Vous êtes célibataire?

— Oui!

— Votre âge?

— Dix-huit ans!

— Vous ne craignez pas le mal de mer?

— Non!

— Vous n'avez pas peur de vous *cogner* à l'occasion?

— Non! Mais, pourquoi?

— Les Chinois que transporte la *Queen Margaret* ne sont pas toujours très commodes! C'est naturel : on ne peut demander à des coolies de se conduire comme des gentlemen! Alors, à l'occasion, il faut « crocher dedans »! Vous me comprenez?

— Oui!

— Well! Vous connaissez les conditions : nourri, couché et 20 dollars en arrivant à Hong-Kong!

— Cela me va!

— All right! Vous me paraissez un gaillard, vous! Ce n'est pas comme tous ces pouilleux qui sont dehors! Ils ne se tiennent pas debout! Ils nous faut des hommes déterminés!... Attendez un instant : je vais préparer votre feuille d'engagement!

Marcel Dunot inclina la tête en signe d'affirmation et alla s'asseoir sur la banquette de bois fixée le long de la muraille.

— Votre nom? demanda l'employé de Chas. Strubel.

— Marcel Dunot, citoyen français, 18 ans! Vous voulez savoir autre chose?

— Non!

— Ça va bien! Venez signer! Vous devez être à bord demain matin à huit heures : la *Queen Margaret* est amarrée au wharf de la *Compania Sud Americana de Vapores!*

Marcel Dunot ayant, d'un coup d'œil, lu la feuille que l'employé lui tendait, signa d'une main ferme et dit :

— Est-ce que je ne pourrais pas aller ce soir à bord de votre navire? Je n'ai guère d'argent (pas un cent! pensa-t-il) et je serais content de m'économiser le coût d'une chambre?

— Comme vous voudrez! Le capitaine Thomson ne demandera pas mieux que de vous accueillir de suite : il aime à avoir ses hommes sous la main... Tenez, voici une carte vous accréditant auprès de lui : vous la lui remettrez aussitôt arrivé à bord!

— Je vous remercie! fit Marcel Dunot, poli.

— Pas de quoi! Good by! Bon voyage! conclut l'employé en baissant la tête sur ses paperasses.

Marcel Dunot, tout heureux, sortit. Il fut à peine hors de la boutique qu'un homme se précipita vers lui :

— Vous êtes embauché sur la *Queen*? demanda-t-il.

— Oui, répondit Marcel Dunot, étonné.

— Alors, je vous souhaite bien du bonheur! Si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'aller rompre de suite votre engagement! Vous ne savez pas ce qui vous attend! Sur les douze *boys* embarqués sur cette maudite *Queen*, le voyage dernier, trois, vous entendez! *trois* sont arrivés à Hong-Kong!

— Ah? Et les autres sont morts, sans doute?

L'homme éclata de rire :

— Oui, morts... morts! Ah, ah! Je crois bien qu'ils sont morts!

— De quoi sont-ils morts? questionna Marcel, intrigué par ces paroles de mauvaise augure.

— De quoi?... Vous verrez! Rompez votre engagement, que je vous dis!

— Me prenez-vous pour un enfant? Je n'ai besoin de conseils de personne! Bonsoir!

L'homme regarda Marcel Dunot d'un air apitoyé, puis, rejoignant le groupe de loqueteux stationnant devant la porte, il s'entretint avec eux d'une voix animée en faisant de grands gestes.

— Ce doit être quelque fou! pensa Marcel Dunot en s'éloignant.

En quelques minutes, il arriva sur le quai et se fit indiquer le wharf de la *Compania Sud Americana de Vapores*. Il en était tout près.

Il s'y dirigea et aperçut un vapeur d'environ deux mille tonneaux de jauge, à l'avant duquel ce nom était peint : *Queen Margaret*.

Depuis son départ de Boulogne, Marcel Dunot avait eu l'occasion de voir de nombreux navires : le *Rotterdam*, le *City of Cardenas*, la *Magdalena*, le *Thames*... Aucun d'eux, pourtant, n'atteignait, même de loin, au pittoresque de la *Queen Margaret*.

Certes, le *City of Cardenas*, Marcel Dunot se le rappelait fort bien, ne payait guère de mine! Mais, placé au côté de la *Queen Margaret*, il eût semblé un palais flottant!

La coque de la *Queen Margaret* avait dû — dans des temps reculés — être peinte en noir. Mais, maintenant, veuve de peinture, elle était rouge — rouge de rouille; par endroits, des plaques grises s'y voyaient : elles étaient formées par du macaroni et du riz, jetés pardessus bord par les passagers, et que le vent avait rabattu contre la coque où le soleil les avait desséchés.

La cheminée était blanche à sa base — blanche par suite du sel marin qui s'y était collé — noire à son milieu (ce noir provenait de la peinture dont le capitaine Thomson l'avait fait enduire deux ans auparavant). Et enfin, cette cheminée, toute cabossée, était rouge, rouge de rouille comme la coque, à son sommet.

La peinture blanche des embarcations s'écaillait. Les toiles de la passerelle, salies, crevées, rapiécées, faisaient pitié à voir. Les agrès, qui n'avaient pas été goudronnés depuis des années, étaient devenus d'un jaune sale et s'effilochaient par endroits.

Sur le pont, une foule compacte, composée de Chinois vêtus de loques sordides, s'agitait confusément :

— Le fait est, pensa Marcel Dunot, que ce rafiot n'a rien d'un *palace!* Mais il va en Chine, et c'est le principal!

S'étant ainsi consolé, le vaillant garçon grimpa lestement l'échelle de bois pourri réunissant le navire au wharf. A la coupée, un gros homme chauve, à favoris roux, au nez rouge et proéminent, se tenait accoudé au bastingage en fumant une courte pipe de bruyère.

— Ho, l'homme; grommela-t-il en voyant Marcel Dunot monter, qu'est-ce que c'est?

— Vous êtes le capitaine Thomson? répondit Marcel Dunot, sans s'émouvoir.

— Oui! Pourquoi?

— Je viens de la part de M. Chas. Strubel! fit le jeune Français en tendant au capitaine Thomson la carte que lui avait remise l'employé du courtier maritime :

— Marcel Dunot! lut Thomson... Français... 18 ans!... Hum! je n'aime pas les Français, vous savez l'homme : ce sont tous des farceurs! Enfin, on prend ce qu'on trouve!

Marcel Dunot serra les poings, mais il ne répondit pas.

— C'est bon! conclut Thomson. Vous avez apporté votre sac?

— Mon sac! Quel sac?

— Vos effets enfin : nous partons demain soir!

— Je n'ai que ce que je porte sur moi, capitaine!

— Ah bon!... Ah bon!... Eh bien, allez-vous-en à l'avant, vous mettre à la disposition du maître d'équipage, alors!.. Et, défense de descendre à terre jusqu'au départ, vous savez! D'ailleurs, je reste ici! C'est inutile d'essayer de désobéir!

— C'est entendu! fit Marcel Dunot, impassible. Je n'ai pas besoin d'aller à terre!

« Mais sachez, capitaine, que si je voulais y aller, ce n'est pas vous, ni personne, qui m'en empêcherait!

— Hein? Quoi, gronda Thomson, furieux.

Mais Marcel Dunot, déjà, lui avait tourné le dos, et, à pas lents, se dirigeait vers l'avant du navire. Il lui fallut plusieurs minutes pour se faire livrer passage par les Chinois encombrant le pont.

Quelques bourrades, savamment distribuées, lui permirent d'atteindre le gaillard d'avant, sur lequel il aperçut une demi-douzaine de robustes matelots, chaussés de bottes de caoutchouc et vêtus de pantalons de toile bleue serrés à la ceinture par une courroie de cuir à laquelle pendait un large couteau dans son étui de bois.

La pipe ou la chique en bouche, ils discutaient à grand bruit.

Marcel Dunot s'approcha d'eux, et, ayant touché son chapeau, s'écria :

— Le maître d'équipage, s'il vous plaît, gentlemen !

— C'est moi ! fit un des marins en s'avançant vers le nouveau venu, l'air interrogateur.

En quelques mots, Marcel Dunot se fit connaître.

— Ah bon ! s'écria le marin... je commençais à croire que ce maudit Strubel ne nous enverrait personne !... Vous voilà, tant mieux ! Pour l'instant, il n'y a rien à faire ! Ce n'est qu'en mer qu'il faudra travailler, et dur !

« Mais il est l'heure du dîner ! Vous allez manger avec vos camarades : cela vous permettra de faire connaissance !

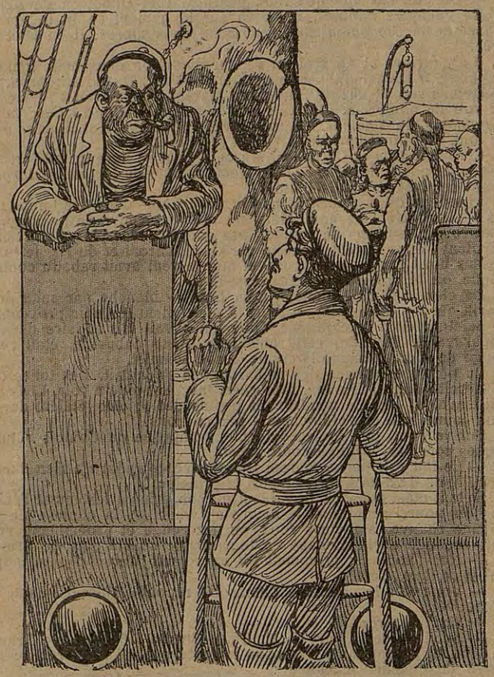
Le maître d'équipage, sur ces mots, porta un sifflet à sa bouche et en tira une roulade stridente.

— A manger ! à manger ! crièrent joyeusement les marins.

Quelques instants plus tard, Marcel Dunot était installé sur le gaillard d'avant en compagnie des matelots du vapeur, autour d'une gamelle de fer pleine de soupe.

Le jeune Français avait grand faim ! Son formidable appétit fit l'admiration de tout l'équipage.

Parmi les marins se trouvait un autre Français, Malouin d'origine, et qui s'appelait Le Hir. Il eut de suite reconnu un compatriote en Marcel Dunot, et s'approcha de lui. Tous deux eurent rapidement lié connaissance : Le Hir, débarqué d'un trois-mâts français, où il était matelot, à la suite d'une discussion avec son capitaine, s'était embarqué trois jours auparavant sur la *Queen Margaret* :



*— Hé l'homme! qu'est-ce que c'est?*

— Le *bossman* (maître d'équipage), dit-il à Marcel Dunot, n'est pas un mauvais garçon. Mais le capitaine Thomson est une vraie brute !

— Je m'en suis aperçu ! observa Marcel.

— Oh ! Et ce n'est rien en comparaison du second Unsworth ! Celui-là, quelle canaille ! Sûr qu'en mer, nous allons avoir de la misère !

— On verra bien !

— Oui... En attendant, mon vieux Dunot, prends une pipe de tabac ! C'est encore ce qu'il y a de meilleur !

— Sûr ! Mais voilà : je n'ai pas de pipe ! avoua Marcel Dunot.

— Attends ! je vais t'en chercher une ! J'en ai toute une collection !

Et, sans écouter les remerciements de son nouvel ami, le brave Le Hir descendit dans le poste d'équipage qui se trouvait sous le gaillard d'avant, et en revint avec une pipe en terre, à tuyau de jonc, qu'il tendit toute bourrée à Marcel Dunot. Ce dernier l'alluma aussitôt, et en tira voluptueusement quelques bouffées :

— Vrai, dit-il, cela fait plaisir de fumer une bonne pipe ! Voilà longtemps que cela ne m'était arrivé !

La nuit venait. Une nuit chaude des tropiques. Les deux Français s'étendirent sous la tente abritant le gaillard, et, après avoir conversé quelques instants, s'endormirent.

Comme l'avait dit Thomson, la *Queen Margaret* prit la mer le lendemain à dix heures du soir.

Le jour suivant, Marcel Dunot et trois Anglais, engagés dans les mêmes conditions que lui, commencèrent leur travail. Il consistait à nettoyer les faux-ponts dans lesquels logeaient les 1,200 Chinois embarqués à bord, et à surveiller deux fois par jour la distribution de riz et d'eau.

Levé à quatre heures du matin, couché à dix heures du soir, Marcel Dunot s'accommodait à cette rude vie : la *Queen Margaret*, à chaque tour d'hélice, se rapprochait de la Chine où il comptait retrouver Fred Mac Farlan, et, pour le jeune Français, cette considération primait tout.

Quatre jours après son départ de Panama, la *Queen Margaret* passa en vue l'île de Clipperton, actuellement contestée par la France et le Mexique.

Le temps continuait à rester favorable. Sur la mer calme et bleue, le vieux paquebot glissait sans une secousse, à l'allure réduite de huit nœuds à l'heure — c'était tout ce que sa machine poussive et ses chaudières rapiécées lui permettaient de donner.

Les Chinois, la plupart du temps vautrés sur le pont, ne donnaient que fort peu d'ennuis à Marcel Dunot et à ses compagnons. Le plus grand nombre des Célestes trompaient la longueur du voyage, soit en jouant aux osselets, soit en fumant leurs inévitables pipes d'opium.

Devant ce calme, Marcel Dunot se demandait à quoi rimait toutes les recommandations que lui avait faites l'employé de Chas. Strubel.

Il n'allait pas tarder à le savoir.

Dans la nuit qui suivit le passage de la *Queen Margaret* devant l'îlot Clipperton, Marcel Dunot, étendu dans son hamac accroché dans le poste d'équipage, dormait à poings fermés, lorsqu'il se réveilla brusquement en n'entendant plus le monotone pilonnement de la machine qui le berçait.

Il se dressa dans son hamac et se frotta les yeux, croyant rêver : les lampes électriques éclairant le poste d'équipage étaient éteintes ! Une obscurité complète régnait !

Marcel Dunot tendit l'oreille : il ne s'était pas trompé ; la machine ne tournait plus ! La *Queen Margaret*, stoppée, roulait doucement sous l'influence de la houle.

Marcel Dunot, pris d'une vague inquiétude, sauta à bas de son hamac.

— Le Hir ! appela-t-il... Wilkinson ! Brooks !

Trois grognements lui répondirent :

— Quoi ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Pas moyen de dormir tranquille sur cette sale barque !

— Quel est l'idiot qui a éteint l'électricité !

— Tiens ! Mais nous sommes stoppés !

— Qu'est-ce qui arrive, Dunot ?

— Rien ! Je me suis réveillé tout seul ! Et, m'apercevant que nous étions stoppés, je vous ai éveillés !

— Rallumez les lampes, bon Dieu ! Qu'on y voie !

— Attendez, j'y vais ! fit Marcel Dunot, qui, à tâtons, achevait de s'habiller.

Il marcha vers l'endroit où se trouvaient les commutateurs. Après s'être cogné successivement contre les bittes et les taquets fixés au pont, il y arriva, et, à sa grande surprise, s'aperçut que *les commutateurs étaient tournés dans le sens de l'allumage !* Croyant s'être trompé, il les changea deux fois de sens, mais en vain.

Aucune lampe ne s'alluma !

— Il n'y a pas de courant ! dit-il.

— Tu as bien tourné les commutateurs ? demanda Le Hir.

— Eh oui ! Je ne suis pas fou, je pense !

— Quelle baraque ! La machine est stoppée, et l'électricité aussi ! Nous aurons de la veine si nous arrivons à Hong Kong !

— Moi, à Manille, je débarque ! J'en ai assez de Thomson et de ses haricots !

— Allons voir ce qui se passe ! conseilla Marcel Dunot.

— C'est vrai ! on n'entend rien ! fit Le Hir.

Il achevait ces mots, lorsque, comme pour lui donner un démenti, un coup de revolver éclata dans le silence. Un râle d'agonie retentit, suivi d'une clameur sinistre :

— Les Chinois se révoltent ! s'écrièrent à la fois les quatre hommes.

Marcel Dunot, suivi de Wilkinson, Le Hir et Brooks, se précipita vers la porte.

Ils l'ouvrirent et s'arrêtèrent épouvantés : les douze cents Chinois, armés de barres de cabestan, de manches à balais, de haches, d'avirons, de gaffes, de barres de fer, de tous les objets, enfin, qu'ils avaient pu se procurer, entouraient la passerelle, sur laquelle le capitaine Thomson, le second Unsworth et le matelot Bradley se trouvaient.

En un éclair, Marcel Dunot comprit tout : les Chinois avaient dû massacrer l'homme qui les surveillait, puis gagner la chambre des machines où ils avaient tué chauffeurs et mécaniciens. De là, ils



étaient montés sur le pont et, maintenant, ils donnaient l'assaut à la passerelle afin de s'emparer du navire !

Thomson et les deux hommes qui étaient avec lui se défendaient vaillamment. Posté devant l'échelle qui, seule, permettait d'accéder à la passerelle, le matelot Bradley, armé d'un montant de tente en fer, assommait sans relâche tous les assaillants qui se présentaient. A ses côtés, les deux officiers, tête nue, faisaient feu de leurs revolvers. Mais la mort de leurs camarades ne faisait qu'exciter encore plus la fureur homicide des Chinois.

— Il faut secourir nos compagnons ! fit Marcel Dunot, une fois le premier moment de stupeur passé...

— Oui, et aussi aller vite réveiller les matelots et les chauffeurs qui ne sont pas de quart ! s'écria Le Hir.

— Ce n'est pas la peine ! gouailla Wilkinson : plus personne ne les réveillera plus ! Vous pensez bien que si les Chinois ont stoppé la machine, c'est qu'ils ont tué chauffeurs, mécaniciens, et aussi les marins qui dormaient dans leur poste qui est situé près des machines ! A l'heure qu'il est, nous sommes seuls vivants à bord avec ceux qui sont sur la passerelle, et ils n'ont pas l'air d'être nombreux !...

— Malheur ! blasphéma Brooks, nous pouvons faire notre prière !

— Sûrement, si nous parlons tous comme toi ! coupa Marcel Dunot. Nous sommes quatre, ici ! quatre blancs ! Il me semble que nous valons bien tous les Chinois du monde ! Allons-nous nous laisser massacrer comme des poules ! Ce ne serait pas à faire !

— Je me demande ce que tu espères ! grogna Wilkinson. Tu n'as pas la prétention, je suppose, de mettre ces sales Chinois à la raison !

— Peut-être ! J'ai mon idée !

— Laquelle ?

— Je me comprends ! Restez ici et, si les Chinois viennent, tâchez de tenir le coup un quart d'heure, après, nous rirons !

— Qu'est-ce que tu veux faire, Dunot ? s'écrièrent à la fois Brooks, Le Hir et Wilkinson.

— Vous le verrez ! A tout à l'heure, les amis !... Le Hir, mon vieux, serre-moi la cuiller... Peut-être que nous ne nous reverrons plus ! Enfin, mieux vaut mourir en tentant quelque chose que de se laisser massacrer !

— Mon vieux Dunot, laisse-moi venir avec toi ! s'écria Le Hir en échangeant avec son ami une étroite poignée de mains... Où vas-tu ?

— Tu le sauras après... Adieu !

— Mais...

— A tout à l'heure !

Et, avant qu'on ait pu le retenir, Marcel Dunot, avec une audace folle, s'élança hors du poste.

Courant à toute vitesse, il atteignit le panneau de la cale avant — à moins de vingt mètres de la horde hurlante des Chinois.

Heureusement, les Célestes, tout à leur rage contre les occupants de la passerelle, ne firent pas attention au vaillant garçon.

Marcel Dunot, aussi calme que si le navire eût été tranquillement amarré le long du wharf de Colon, arracha la bâche recouvrant la cale, ouvrit un des panneaux, et, empoignant une épontille (colonne de fer qui soutient les ponts d'un navire), il se laissa glisser à l'intérieur du vapeur.

La cale était vide.

La *Queen Margaret* était dans un si piteux état qu'aucun négociant n'eût consenti à lui faire transporter des marchandises, même de peu de valeur !

Dans les ténèbres, Marcel Dunot s'orienta tant bien que mal et atteignit la porte de la cloison étanche, séparant la cale numéro un de la cale numéro deux.

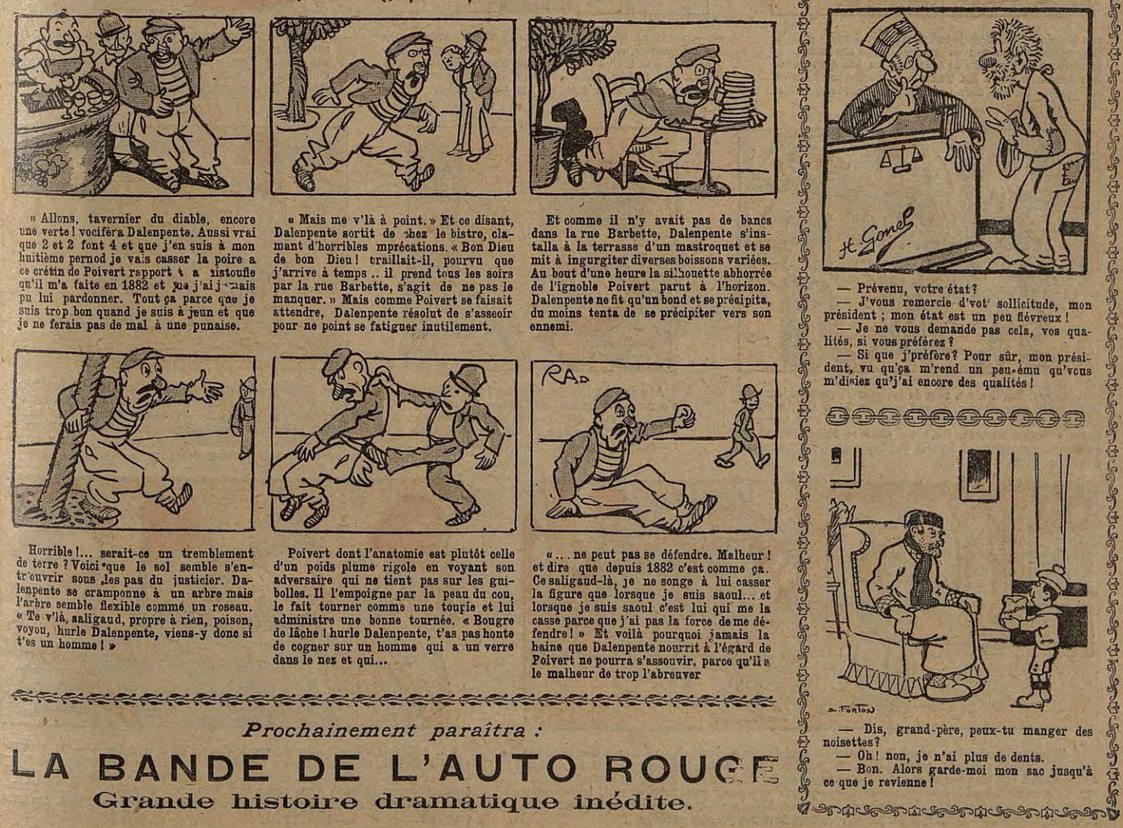
Elle était ouverte, et pour cause ! Depuis longtemps, le mécanisme l'actionnant ne fonctionnait plus !

Marcel Dunot la franchit et arriva dans la cale numéro deux. Celle-ci était vide aussi.

Le vaillant garçon poursuivit son chemin.

*(A suivre.)*

## SALE RANCUNE



« Allons, tavernier du diable, encore une verte ! vocifera Dalenpente. Aussi vrai que 2 et 2 font 4 et que j'en suis à mon huitième pernod je vais casser la poire à ce crétin de Poivert rapport à la bistouille qu'il m'a faite en 1882 et que j'ai jamais pu lui pardonner. Tout ça parce que je suis trop bon quand je suis à jeun et que je ne ferais pas de mal à une punaise.

« Mais me v'là à point. » Et ce disant, Dalenpente sortit de chez le bistro, clamant d'horribles imprécations. « Bon Dieu de bon Dieu ! traillait-il, pourvu que j'arrive à temps .. il prend tous les soirs par la rue Barbette, s'agit de ne pas le manquer. » Mais comme Poivert se faisait attendre, Dalenpente résolut de s'asseoir pour ne point se fatiguer inutilement.

Et comme il n'y avait pas de bancs dans la rue Barbette, Dalenpente s'installa à la terrasse d'un mastroquet et se mit à ingurgiter diverses boissons variées. Au bout d'une heure la silhouette abhorrée de l'ignoble Poivert parut à l'horizon. Dalenpente ne fit qu'un bond et se précipita, du moins tenta de se précipiter vers son ennemi.

Horrible !... serait-ce un tremblement de terre ? Voici que le sol semble s'entr'ouvrir sous les pas du justicier. Dalenpente se cramponne à un arbre mais l'arbre semble flexible comme un roseau. « Te v'là, saligaud, propre à rien, poison, voyou, hurle Dalenpente, viens-y donc si t'es un homme ! »

Poivert dont l'anatomie est plutôt celle d'un poids plume rigole en voyant son adversaire qui ne tient pas sur les guibolles. Il l'empoigne par la peau du cou, le fait tourner comme une toupie et lui administre une bonne tournée. « Bougre de lâche ! hurle Dalenpente, t'as pas honte de cogner sur un homme qui a un verre dans le nez et qui...

« ... ne peut pas se défendre. Malheur ! et dire que depuis 1882 c'est comme ça. Ce saligaud-là, je ne songe à lui casser la figure que lorsque je suis saoul... et lorsque je suis saoul c'est lui qui me la casse parce que j'ai pas la force de me défendre ! » Et voilà pourquoi jamais la haine que Dalenpente nourrit à l'égard de Poivert ne pourra s'assouvir, parce qu'il a le malheur de trop l'abreuver

*Prochainement paraîtra :*

**LA BANDE DE L'AUTO ROUGE**

**Grande histoire dramatique inédite.**



— Prévenu, votre état ?

— J'vous remercie d'vot' sollicitude, mon président ; mon état est un peu fiévreux !

— Je ne vous demande pas cela, vos qualités, si vous préférez ?

— Si que j'préfère ? Pour sûr, mon président, vu qu'ça m'rend un peu ému qu'vous m'disiez qu'j'ai encore des qualités !



— Dis, grand-père, peux-tu manger des noisettes ?

— Oh ! non, je n'ai plus de dents.

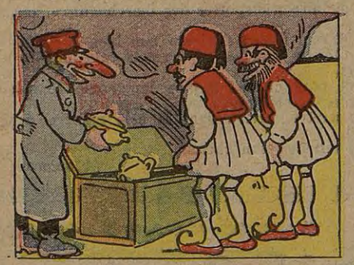
— Bon. Alors garde-moi mon sac jusqu'à ce que je revienne !

# LES NOUVELLES AVENTURES DES PIEDS-NICKELÉS (Suite.)

Au dernier chapitre, nous disions que le général turc Mammouth-Pacha avait fait la plus laide grimace qui se puisse voir, quand, de retour sous sa tente, il avait constaté la disparition de son prisonnier, de sa cassette et de son argenterie. « Je le retiens, Ferdinand... »

... vociférait-il. « En voilà encore un monarque à la flan ! Il me donne sa parole et se tire des flûtes en agissant comme un vulgaire cambrioleur ! Je n'aurais pas cru ça de lui. » Tandis qu'il accablait d'imprécations son royal fugitif, Croquignol s'était empressé d'aller rejoindre ses deux amis...

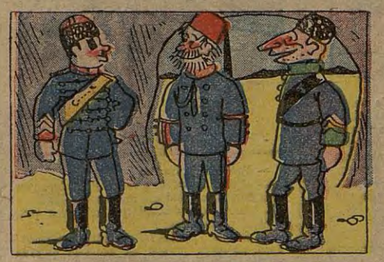
... dans la grotte au milieu des rochers. « Enfin ! te voilà, mon vieux Croquignol, exultaient Filochard et Ribouldingue. C'est pas de la blague, tu sais, mais tu nous manquais... Maintenant à nous le fin sourire, à nous la joie. Ta capture nous a rapporté dix mille balles et le plaisir d'empaumer un général turc.



« En plus des dix mille balles, rigolait Croquignol, j'ai rapporté aussi un peu de pognon et l'argenterie de Mammouth Pacha, afin de conserver un bon souvenir de lui. Dommage que « Ma Tante » ne perche pas dans les environs... On lui aurait confié cette chouette camelote...

« ... et ça nous aurait valu de sa part beaucoup de « reconnaissance »... Par la même occase, ajoutait Croquignol, j'ai barbotté trois uniformes d'officiers turcs. Faut rien laisser perdre et j'ai le pressentiment que ces frusques pourront nous être d'une grande utilité.

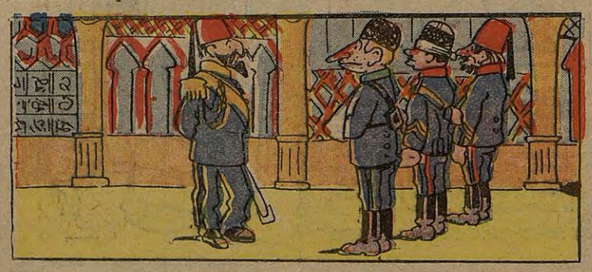
« ... Nous allons même pouvoir nous en servir tout de suite, car, pendant que je vous cause, il vient de me venir une idée épouvantable. Savez-vous ce qu'on va faire, les aminches ? Eh bien, on va se fringuer tous les trois en officiers turcs et on ira faire un tour à Andrinople.



« Les voyages, il n'y a rien de tel pour former la jeunesse et déformer les chapeaux. Quand nous serons à Andrinople et même avant d'y arriver, vous saurez ce que vous aurez à faire. » Séance tenante, les trois amis se déshabillèrent et revêtirent les uniformes dérobés par Croquignol. La transformation ne s'arrêta point là.

Afin de compléter le décor, les Pieds-Nickelés s'enroulèrent des bandes de pansement au front, aux bras, etc., afin de simuler des blessures. « Faut que nous ayons l'air d'avoir été sérieusement amochés, expliquait Croquignol...

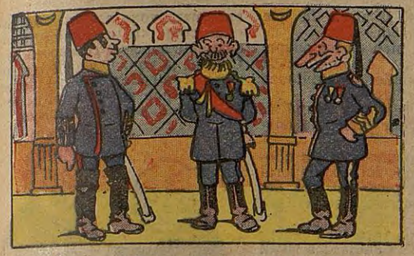
« ... Plus nous paraîtrons blessé, et mieux ça fera dans le paysage, vous me comprenez, c'pas ? Comme ça, c'est épatant Nous avons bien les burettes de types qui ont trinqué dans la bagarre. » Ainsi métamorphosés, les trois inséparables se dirigèrent tranquillement vers Andrinople. Ils y arrivèrent au bout de quelques jours...



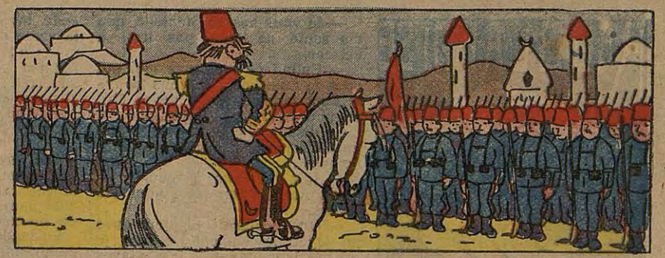
... et demandèrent à être introduits auprès du ministre de la Guerre qui se trouvait en résidence dans cette ville. Croquignol prenant la parole, en turc, naturellement, raconta. « J'ai la douleur d'apprendre à son Excellence, que tous nos soldats ont été massacrés au cours d'un combat acharné et c'est vraiment par le plus grand des hasards que mes deux camarades et moi, laissés pour morts sur le champ de bataille, avons eu la vie sauve. Nous sommes prêts à combattre encore pour le Croissant et nous venons vous demander encore des hommes pour les conduire...

« ... cette fois, nous l'espérons, sur le chemin de la victoire. » — Je vous reconnais bien là, vaillants officiers de l'Empire ottoman que vous défendez pouce à pouce contre l'envahisseur, clamait le ministre enchanté » Sur-le-champ, il confia le commandement d'une armée aux trois amis. Riboudingue en fut nommé général en chef et Croquignol avec Filochard généraux en second. Les trois complices...

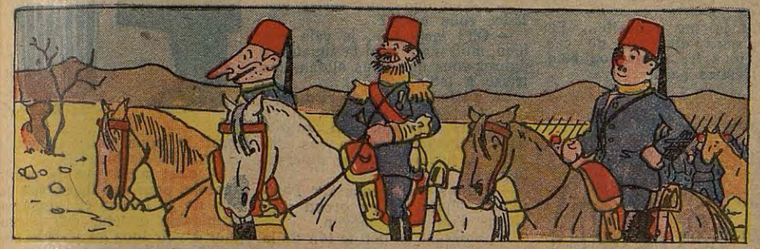
# LES NOUVELLES AVENTURES DES PIEDS-NICKELÉS (Suite.)



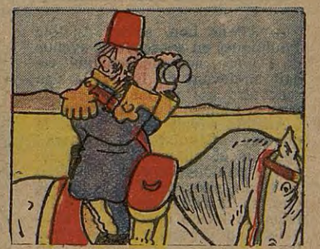
... enchantés de voir que leur truc avait réussi, revêtirent les nouveaux uniformes convenant à leurs grades en même temps que, sur l'ordre du ministre, son secrétaire leur remettait à chacun une importante gratification. Le ministre était d'autant plus satisfait de leur concours, qu'il y avait pour le moment grande pénurie d'officiers supérieurs et il se disait:



« Ces trois lascars sont tombés à pic et ne se doutent point du service qu'ils viennent de me rendre. » Avant de partir pour le théâtre de la guerre, Ribouldingue, général en chef, assembla son armée sur l'esplanade de la ville et, dans une improvisation d'une superbe envolée faisant honneur à son éloquence, il leur dit : « Eh ! les poilus ! s'agit d'être des biffins à hauteur et de prouver aux Grecs, aux Serbes et aux Bulgares que vous n'êtes point des gonziers à la mie de pain. Avec mézigot à votre tête, vous irez bouffer le blair à tous ces zigotteaux roupies...



« ... et ferez triompher le drapeau vert du Prophète ! » Son discours terminé, il commanda : « Par le flanc gauche, en avant, arche ! » et l'armée, avec un parfait ensemble, s'ébranla. Avec Ribouldingue, Croquignol et Filochard, ses trois généraux cavalcadant en tête, elle se mit en marche défilant par la ville, saluée par les acclamations délirantes de la foule qui se pressait sur son passage. Ribouldingue, Croquignol et Filochard avaient fini par se prendre au sérieux et, droits sur leur selle, ils répondaient aux acclamations. Animée d'une belle ardeur, la nouvelle armée s'avançait en bon ordre au-devant de l'ennemi qui jusqu'alors se montrait invisible. Enfin, après plusieurs jours de marche Riboudingue profita de ce qu'il était sur,..



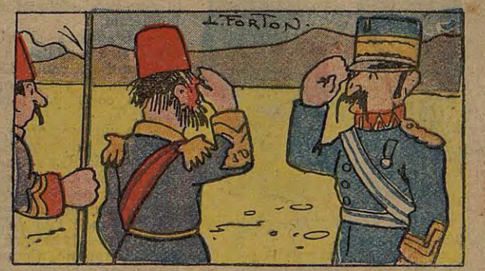
... une éminence pour examiner l'horizon à l'aide de sa lorgnette. Après quelques secondes d'observation, le général en chef aperçut au loin un camp et des soldats dont il lui fut possible de distinguer la nationalité à leur absence de pantalon. « Zut ! ce sont des Grecs, se disait-il.

« ... Voilà qui va compliquer la situation !... Ces idiots-là auraient bien pu aller nous attendre ailleurs... Nous sommes en plus grand nombre, il est vrai, mais les risques d'une tatouille me fichent la frousse. Si nous allions écoper, c'est ça qui ne serait pas champignol ! Non, une grande bataille, ça ne me chante pas du tout... Va falloir que je discute...

« ...la chose avec les copains... » Ribouldingue ayant mis pied à terre, Croquignol et Filochard en firent autant. Le trio, à l'écart des troupes, discuta sur l'opportunité de livrer combat et sur la marche qu'il fallait suivre en pareille circonstance. « L'essentiel, disaient à leur associé Croquignol et Filochard, c'est que tu évites le combat, mais de façon...

« ... à ne pas mécontenter l'armée, car ces bougres-là ne sont pas commodes et ça ne serait pas le joint d'éviter des gnons d'un côté pour écoper de l'autre. Après avoir réfléchi pendant quelques minutes, Riboudingue annonça :

« Les poteaux, ne vous bilotez pas, j'ai trouvé le moyen d'esquiver la rencontre. » Se retournant alors vers ses troupes qui s'étaient arrêtées et attendaient l'arme au pied, il fit signe à un soldat portant le fanion des parlementaires d'approcher, et accompagné de ce militaire, il se rendit seul auprès du général ennemi. Celui-ci, le voyant venir, s'était porté par déférence à sa rencontre. Ils se présentèrent réciproquement. « Riboudingue-Pacha, général en chef de l'armée turque », annonçait le Pied-Nickelé. — Phélanos, général commandant les troupes hellènes... » riposta ce dernier en lui rendant son salut. Les politesses échangées, Riboudingue...




... sans y aller par quatre chemins, expliqua succinctement le but de sa visite. « Je suis un humanitaire, disait-il, et je viens vous proposer une idée de nature à épargner la mort de bien des braves. Au lieu de se livrer un combat meurtrier, ajoutait-il, je vais vous exposer mon plan. C'est une idée à moi, et il y a des chances pour que vous la partagiez lorsque je vous l'aurai exposée. »

*(A suivre.)*

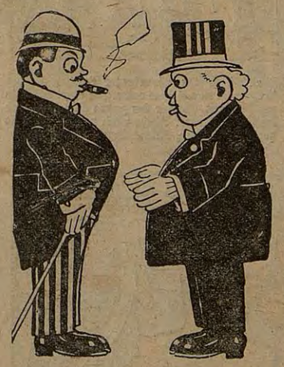
— Allons bon, se dit Anatole Poulpiquet en apercevant, avenue de l'Opéra, son médecin qui venait au-devant de lui, voilà une rencontre qui va me coûter dix francs. Comme c'est ennuyeux !

Anatole savait en effet que le docteur Canulard imaginerait absolument un prétexte pour lui ouvrir un nouveau compte. C'était la même ritournelle chaque fois que les deux hommes, qui habitaient le même quartier, se trouvaient en présence l'un de l'autre.

— Tiens, tiens, tiens, s'écria le bon docteur, il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous rencontrer et vous le déplaisir de me voir.

— Oh ! docteur, vous êtes bien sévère pour vous-même. J'ai toujours, au contraire, une grande satisfaction à...

— Allons, allons, inutile de travestir l'expression de votre pensée... D'ailleurs, vous êtes quelquefois servi par le hasard, car je vous connais à fond, mon bon monsieur Poulpiquet. Vous serez victime de votre négligence. Ça ne va pas très bien, hein, la santé ?



— Mais si, docteur, ça ne va pas mal du tout.

— Allons, ne me dites pas ça. Je vois bien que ça ne va pas. Auriez-vous la prétention de m'apprendre mon métier ?

Anatole pensa :

— Ça y est, je vois bien où il veut en venir.

Puis à voix haute :

— Je vous assure, docteur, que ma santé ne laisse pas trop à désirer.

— Enfin ! ce n'est pas moi qui vous le fais dire... Je vous trouve le teint jaune... Vous devez être un peu fiévreux... Voyons...

Ce disant, Canulard prit le poignet d'Anatole et sortit son chronomètre.

— Il n'y a plus à reculer, se disait Anatole, en voilà pour dix francs.

— Oui, déclara le docteur avec un léger hochement de tête, je ne me trompais pas, vous avez un peu de fièvre... Qu'est-ce que je vous avais donc ordonné de prendre lors de votre dernière maladie ?

— Vous m'aviez fait une ordonnance pour certains cachets composés de...

— Ah ! je me rappelle... Eh bien ! prenez donc un de ces cachets tous les quatre ou cinq jours, n'est-ce pas ?

Le diable si Canulard avait souvenance des cachets en question, mais comme il n'ordonnait jamais que des cachets inoffensifs, il agissait à l'égard d'Anatole en toute sécurité.

— Vous ne manquez pas un peu d'appétit ? ajouta le disciple d'Esculape.

Anatole saisit au bond l'occasion de dérouter son interlocuteur.

— Oh ! pas du tout, docteur, c'est même le contraire, je mange pour quatre.

— Diable, diable, trop d'appétit peut être quelquefois un indice inquiétant.

— D'ailleurs si vous voulez nous faire le plaisir à ma femme et à moi de venir dîner samedi prochain, je vous montrerai que j'ai un coup de fourchette fameux.

— Je vous remercie, mon brave monsieur Poulpiquet, j'accepte avec plaisir. On se met à table à sept heures, n'est-ce pas ?

— Sept heures précises.

Sur ces mots, les deux hommes prirent congé l'un de l'autre.

— Je me suis montré très adroit, pensait Anatole. Comme une politesse en vaut une autre, le docteur ne pourra pas me débiter de cette consultation forcée, ou il serait le dernier des pignoufs.

Il advint que M. Poulpiquet, très léger de son naturel, oublia en rentrant de prévenir sa femme de cette invitation. Il ne le fit que la veille du samedi.

— Oh ! voilà bien de tes coups, fulmina Hélène. Comme c'est amusant : nous étions juste douze et nous allons être treize.

— Ah ! sapristi, que faire ? Il est trop tard pour écrire au docteur...

— Laisse-moi arranger les choses, demain je lui expliquerai la situation et peut-être que devant mon embarras, il se retirera de lui-même...

Le lendemain, vers sept heures moins un quart, Canulard arrivait chez les Poulpiquet. Vite Hélène se précipita dans le vestibule. On échangea des salutations.

— Oh ! docteur, fit alors cette bonne Hélène d'un air de désolation, comme je suis ennuyée.

— Est-ce que vous seriez malade, vous aussi ?

— Oh ! mais non, je vais très bien, moi, mais voici la situation : figurez-vous que nous allons être treize à table.

Le docteur éclata de rire :

— Oh ! chère madame, si ce n'est que cela qui vous préoccupe, remettez-vous de vos angoisses, je ne suis pas superstitieux.

— Allons bon, pensa Mme Poulpiquet dépité, ça ne prend pas. Usons d'un autre moyen.

Et, baissant un peu le ton de la voix :

— Je vais vous expliquer, docteur, balbutia-t-elle, c'est qu'il n'y a à manger que pour douze.

— Ah ! diable... en effet, voici des choses très embarrassantes pour une maîtresse de maison.

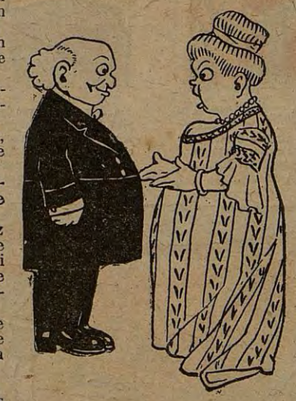
Puis, après avoir réfléchi un moment :

— Pourrais-je m'entretenir un instant seul avec votre mari ?

— Mais comment donc !

Lors, Hélène, ayant fait passer le docteur dans le bureau de M. Poulpiquet, appela son mari.

Et quand Anatole se présenta devant Canulard :



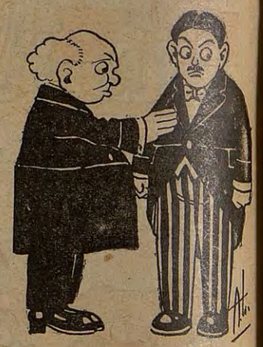
— Eh bien, cher ami, fit le médecin, comment vous sentez-vous ?

— Mais pas plus mal, docteur.

— Oui, oui, on croit toujours ça...

— Vous allez voir que je mange comme un ogre.

— Non, monsieur Poulpiquet, non. L'estomac est dilaté, vous entonnez, vous entonnez, et tout d'un coup ce sera l'obstruction complète avec ses conséquences... Ce soir, je vous flanque à la diète, vous m'entendez : un peu de potage, un peu de crème et ce sera tout. Ah ! mais... D'ailleurs, je



serai là pour vous obliger à obéir... Palsembleu !

Et c'est ainsi que le pauvre Anatole, pour une imprudente parole de sa femme et malgré son formidable appétit, dut se résigner à voir tous les plats lui passer devant le nez, tandis que le docteur Canulard l'observait avec une gravité de circonstance et une grande envie de rire.

ALPHONSE CROZIÈRE.

LÉZARDS

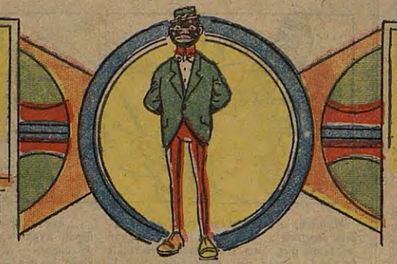
— J'ai eu un sale cauchemar la nuit dernière... oui, un sale cauchemar : j'ai rêvé que j'travaillais...

TOUS LES DIMANCHES
*Demandez :*
LES ROMANS
DE LA
JEUNESSE
16 Pages. 5 Cent.

# LES MÉMOIRES D'UN RIFLARD, par JO VALLE. — Je fais décorer Bagoulasse.

*Un ancien parapluie de luxe profite du sommeil du vieux chiffonnier qui l'a trouvé pour lui narrer les multiples aventures de sa longue existence. Il vient de lui apprendre qu'il a été vendu au fils d'un rotiseur nègre par un garçon de café. Ce fils de roi l'oublie en gare de Marseille et un homme d'équipe l'empêche d'être volé par une dame.*

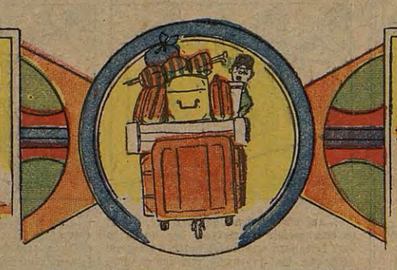
L'homme d'équipe allait me faire enfermer à la consigne, quand ayant jeté par acquit de conscience un coup d'œil hors de la gare, il aperçut Bubu qui rappliquait, la figure chavirée, en disant : « Eh ! l'ami, vous n'auriez pas vu mon parapluie — Si fait, répondit l'interpellé, en me restituant à mon propriétaire, je l'ai même si bien vu...



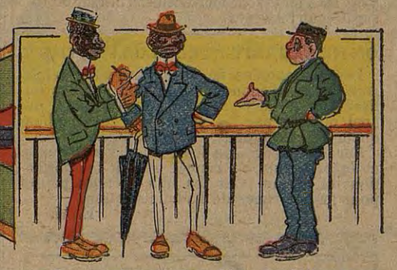
... qu'il m'a tapé dans l'œil. Là-dessus il raconta à Bubu le vol dont j'avais failli être victime et ce qu'il en était résulté pour lui. « Brave, loyal et honnête garçon ! s'exclamait Bubu, vous êtes une victime de la probité et je veux princièrement vous en récompenser. » Sur ce il sortit de son portefeuille un prospectus imitant grossièrement...

... un billet de cinquante louis et demanda : « Avez-vous de la monnaie de mille francs ! — Je m'en ai pas, mais c'est facile de vous en faire, répliquait l'employé en tendant la main pour saisir la banknote. « Grand merci de votre obligeance, riposta Bubu, en remettant le billet dans son portefeuille, mais un service aussi signalé...

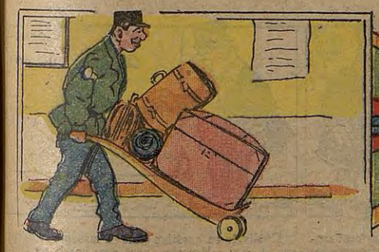
« ... que celui que vous m'avez rendu, ne saurait se récompenser avec du vil métal... — C'est vrai, approuvait l'homme d'équipe en sortant le jeton de sa poche pour le lui rendre. Mais Tétapouh fils, prévint son geste. « Non, mon ami, je ne reprends jamais ce que j'ai donné.



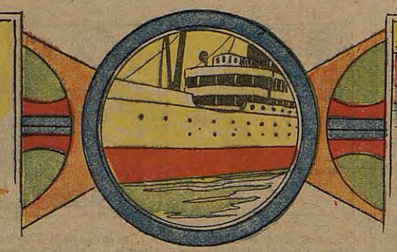
« J'estime, au contraire, qu'une décoration ferait très bien sur cette vareuse sous laquelle bat un si noble cœur. » Puis, se tournant vers son compagnon : « Pyjama, mon royal cousin, dit-il, inscrivez donc sur vos tablettes que je nomme ce brave garçon grand-croix de l'ordre de la banane verte. »



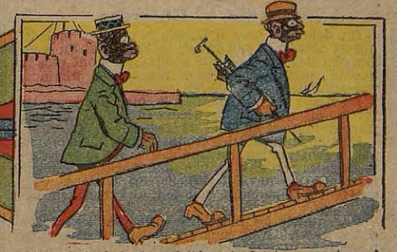
— Vos nom, prénoms et adresse ? demandait Pyjama, en sortant de la poche de son veston le carnet de sa blanchisseuse. — Eusèbe, Antonin Bagoulasse, 100 bis, rue Traversière, articulait l'homme d'équipe rayonnant d'allégresse à la pensée qu'il allait pouvoir...



... épater ses collègues grâce à cette distinction honorifique. Et il ajoutait avec un accent d'indicible fierté : né natif de Marseille, Pyjama ayant noté ces renseignements sur son carnet de blanchissage, déclara : « Voici nos billets de passagers... Hâtez-vous, mon ami, de faire porter nos bagages...

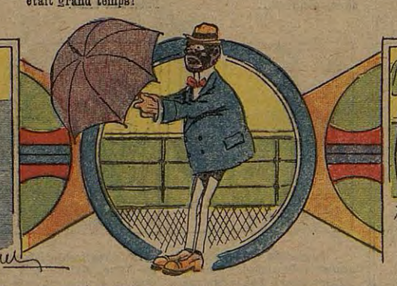


... à bord du « Simoun » ; le paquebot lève l'ancre dans trois heures. Antonin Bagoulasse n'se le fit point dire deux fois. Il chargea les bagages sur un diable et partit au pas de course dans la direction du navire, escorté par ses deux royaux clients qui surveillaient l'équilibre instable de leurs colis. Il était grand temps !

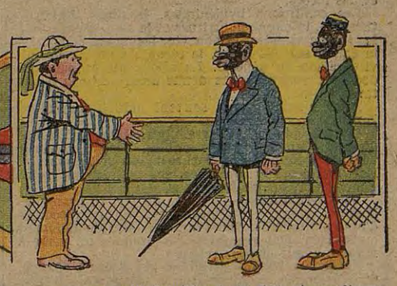


La cloche du bord appelait les retardataires... serré sous le bras de Bubu que suivait Pyjama, je franchis la passerelle qui reliait le quai au navire et bientôt je fus sur le pont du « Simoun ». Enfin ! j'allais donc voir des pays nouveaux ! Lorsque le navire ayant levé l'ancre quitta le port...

...majestueusement en fouettant les flots de ses deux hélices Bagoulasse qui était resté sur le quai, agita sa casquette en signe d'adieu. Bubu m'avait ouvert pour répondre, en me balançant, à ces touchants adieux. C'était imprudent de sa part, car un coup de vent au large faillit m'arracher de ses mains.



Heureusement pour moi, Bubu avait la poigne solide et ne lâcha pas prise. Mais comme je l'entraînais malgré moi, il s'en alla buter contre un passager pansu qui regagnait sa cabine et que je faillis éborgner par surcroît. « Idiot ! imbécile, maladroit ! butor ! vociférait le gros homme écarlate de colère. — Merci, parrain ! » répondit Bubu....



... qui ne pouvait s'empêcher de rire. Cette réponse désarma le ventripotent passager qui se mit à rire en tendant la main à mon maître qui le serra sans rancune. L'un s'excusa de ses épithètes malsonnantes, l'autre de sa maladresse et en guise de réconciliation, ils descendirent boire l'apéritif au bar du paquebot.

*(A suivre.)*

### INGENIEUX SYSTÈME

Bien des moyens ont été proposés pour empêcher les attentats que commettent les bandits modernes avec de plus en plus d'audace.

La police berlinoise a découvert un moyen assez ingénieux. Les agents de police sont maintenant munis d'un petit appareil téléphonique adapté sur eux dans une sacoche de cuir.

On a établi des contacts électriques le long des maisons, à distances régulières. Ces contacts communiquent avec le téléphone du plus proche commissariat.

Quand ils sont attaqués, les agents n'ont qu'à brancher leur appareil sur une prise voisine pour demander des renforts.

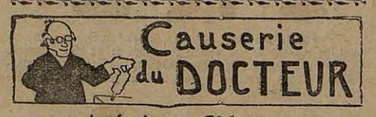
Mais, si ingénieuse que soit cette innovation, elle demande un temps un peu trop long, car souvent les agents sont mortellement blessés ou tués sur le coup ! Alors !...

### ON NE SAURAIT ÊTRE PLUS PRATIQUE

Les compagnies de chemins de fer belges sont férues d'économies. Sait-on qu'elles utilisent pour leur service les journaux qui sont oubliés par les voyageurs sur les banquettes des wagons ?

Sur leur ordre, on les recueille aux gares, et la provision de l'année sert à la fabrication du carton pour les billets et du papier pour les imprimés de l'administration.

E. M.




### Anémie. — Chlorose.

On donne le nom d'anémie à un état maladif qui est déterminé par un appauvrissement du sang. Les globules rouges qui le composent n'ont plus la qualité suffisante et leur nombre a diminué, par suite du manque de fer.

Le visage pâlit, les oreilles, le fond des yeux, les lèvres, les gencives se décolorent. Tout devient fatigue, tout est un sujet de tristesse.

Puis apparaissent les troubles digestifs, l'insomnie, la constipation, les troubles nerveux, les palpitations, les vertiges, les bourdonnements d'oreilles; la respiration devient difficile, les syncopes vous guettent à la moindre émotion, aux changements du temps.

Elle affecte les individus surmenés, les adolescents, les vieillards, ceux qui manquent d'air et de nourriture suffisante. C'est aussi l'indice de maladies graves de l'estomac, du foie, du cœur, des reins, des fièvres, des séjours dans les colonies, de cancer, etc.

Le traitement varie suivant la cause à combattre, mais le fond est la reconstitution du sang et des forces.

Les conditions hygiéniques, le repos, l'hydrothérapie, la bonne nourriture et la suralimentation, les jus de viandes, le bon vin, les amers et les stimulants, surtout le fer, le réconfort moral, en ont vite raison en général. Le séjour au lit pendant deux ou trois semaines donne aussi de bons résultats.

*L'élixir* suivant m'a souvent aidé à combattre l'anémie :

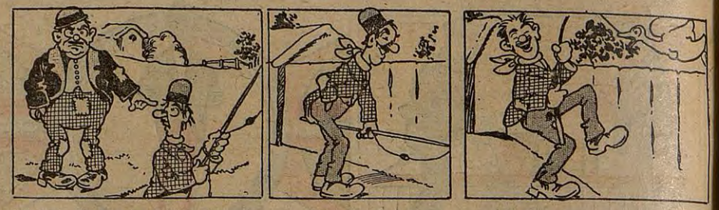
Citrate de fer, 20 grammes. Sirop d'écorces d'oranges amères, 300 grammes. Alcool de vin à 90°, 100 grammes. Alcoolature de citron, 5 grammes. Eau distillée, 700 grammes. En prendre un verre à madère avant chaque repas.

*Vin ferrugineux.* — Citrate de fer, 10 grammes. Madère vieux, 200 grammes. Sirop d'écorces d'oranges amères, 200 grammes. Vin de Colombo ou Malaga, 600 grammes. En prendre un verre à madère avant chaque repas.

*Sirop.* — Hémo-cristalline (de Byla) à 50 0/0, 60 grammes. Alcoolature d'orange douce, 10 grammes. Sirop simple, 250 grammes. Sirop d'écorces d'oranges amères, 300 grammes. En prendre une cuillerée à soupe avant chaque repas. Combattre dans tous les cas la constipation. Si au bout de deux mois il n'y a pas une sensible amélioration, voir vite un docteur.

Dr E. M.

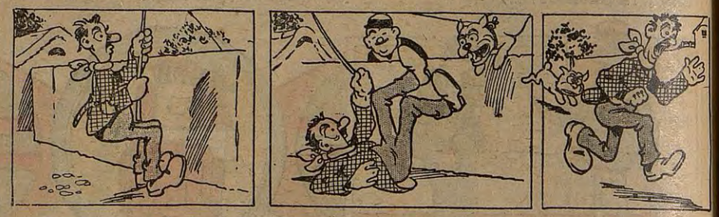
## FINBEC EST VENGÉ



Malotru, dit le Costaud, était un vagabond capitonné, je n'ai pas dit un wagon capitonné d'égoïsme. Il agissait en véritable tyran à l'égard des compagnons de la mouise dont il faisait partie et ne leur permettait point de pêcher là où il avait l'intention de braconner. Non, mais je vous le demande, où vont-ils se nicher, les privilèges ? C'est ainsi qu'Isidore...

... qui faisait maigre le vendredi, ayant voulu se régaler de poisson — dix minutes d'arrêtes, bouffes ! — l'intervention de Malotru coupa court à ses projets. « Mes brochets sont des truites ! » ricana Isidore dont le nom de famille est Finbec, et en passant...

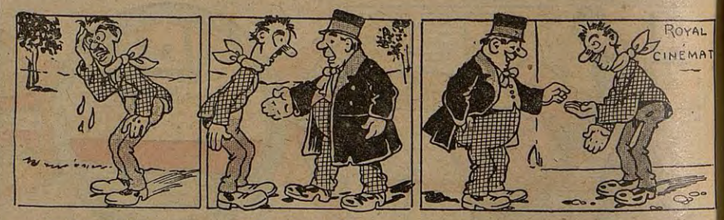
... près d'une ferme où se trouvaient des canards, il se consola philosophiquement de sa déception en songeant qu'un de ces volatiles ferait aussi bien qu'un barbillon au bout de sa ligne. Hélas ! Cependant qu'il se livrait à son sport favori, Malotru, qui ne l'avait pas perdu de vue, se lança sur ses crasses car Finbec ne se débarbouillait que les jours d'éclipse et, dans un but...



... qui n'avait rien d'humanitaire, il prit un cruel plaisir à remplacer par un féroce bull le canard que Finbec venait d'amorcer. Alors que, tout joyeux de voir que ça mordait de l'autre côté du mur, il se disposait à ferrer sa capture et se demandait où il pourrait se procurer quelques navets qui sont au canard ce que les petits pois sont aux pigeons...

... et le haricot de Soissons au gigot, il aperçut le féroce cabot, attaché au bout de sa ligne, qui escaladait la palissade clôturant la cour de la ferme pour se jeter sur lui avec des intentions voraces sur le compte desquelles il ne pouvait se méprendre. Il ne jugea pas à propos de lui montrer ce que sa conduite avait de répréhensible et, avisant au plus pressé, il abandonna immédiatement sa gaule...

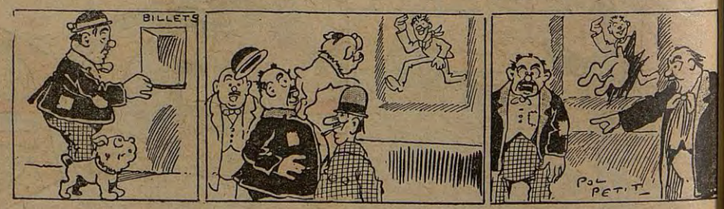
... pour se sauver à toute vitesse. Grâce à son absence de rate qui le garantissait contre les points de côté ; grâce aussi à la célérité de ses longues jambes, il eut la chance insigne de soustraire sa personne coriace...




... aux crocs acérés du bulldogue. Cela lui permit de constater une fois de plus combien il était imprudent d'empiéter sur les privilèges que s'arrogeait Malotru. Tandis que Finbec se lamentait sur ce peu d'urbanité de son confrère...

... et envisageait d'un front soucieux la peu séduisante perspective de déjeuner par cœur, il sentit une main lui taper familièrement sur l'épaule. « Entrez sans frapper, répondit-il machinalement en levant les yeux sur la personne qui l'abordait ainsi.

L'individu en question était un manager de cinéma qui lui dit : « Mon ami, vous avez une de ces gueules de goupe sympathique qui ne peut manquer de plaire à mon public. Si vous consentez à figurer dans les scènes que je prépare, je vous embauche, séance tenante, à raison de cent sous par jour. » Une thune quotidienne ! C'était le Pactole, la richesse, la fortune ! Finbec accepta avec allégresse et reconnaissance la proposition du directeur de cinéma qui...




... le gratifia d'une pièce de quarante sous en plus pour sceller leur accord. Dès le lendemain Finbec faisait partie de la troupe et remplissait son rôle pour la plus grande satisfaction du manager. A quelques jours de là, ce dernier donnant une série...

... de représentations au théâtre de Magneval-les-Bains, Malotru prit un fauteuil d'orchestre pour lui et un strapontin pour son chien. Lorsque Ravachol, c'était le nom du cabot, aperçut sur la toile de l'écran la silhouette de Finbec en train de courir, il quitta le strapontin d'un bond et d'un autre sauta sur la toile qu'il creva. La représentation de ce fait fut forcément interrompue...

... et Malotru se vit dans la triste obligation de donner une indemnité au manager pour le préjudice causé à son spectacle et de lui rembourser en outre les dégâts commis par son chien. Et de par cette justice immanente, Finbec se trouva indirectement vengé de la tyrannie égoïste et cruelle de Malotru.



## ANECDOTES

### Légende d'Alsace.

Il y a quelque 300 ans, dans un village d'Alsace, un bûcheron fut condamné à mort par le seigneur du château pour un crime quelconque. Or la coutume étant que tout condamné épousant une fille du pays obtenait sa grâce, le bûcheron

invoqua ce privilège. Les filles de l'endroit défilèrent alors devant la potence, tenant un cierge en mains. A la vingtième le bûcheron ne s'était pas encore décidé, et quand la dernière fut passée il se tourna du côté du bourreau, lui disant en patois :

— Pends-moi, elles sont toutes trop laides !

### Leçon de politesse.

Le roi Louis XV enfant quittait avec son gouverneur le palais de Versailles, pour la promenade matinale. A la porte se tenait un décrotteur qui se découvrit devant les promeneurs. Le gouverneur quitta

la main du royal élève pour rendre à l'homme du peuple son salut.

— Comment, fit l'enfant tout surpris, vous saluez un domestique !

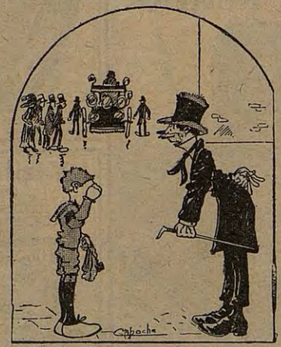
— Sire, je préfère saluer un domestique que d'entendre dire que ce dernier est plus poli que moi !

ENTRE AMIS

— Oui, mon cher, je me rase moi-même.
— A la bonne heure ! tu te rends justice...

LES MUFLES

— Comme vous êtes Bordelaise, je ne vous donnerai point de vin aux repas... nous ne prenons que du Bordeaux... cela vous rappellerait votre pays... nous ne voulons point vous faire de peine...



— Eh bien ! mon petit, pourquoi pleures-tu comme ça ? Tu as donc bien du chagrin ?
— Non, m'sieu, j'vais vous l'dire, on n'a pas voulu me laisser monter à côté du cocher !!!

## ANECDOTES

### Tolstoï et l'agent.

Un jour Tolstoï, se promenant dans les rues de Moscou, vit un agent de police qui conduisait, à force de bourrades, un moujik ivre au poste.

Tolstoï l'arrêta et lui dit :

— Sais-tu lire ?

— Certainement.

— Eh bien, si tu as lu l'Evangile,

tu sais qu'il est défendu de frapper son prochain.

L'agent considéra son mentor et, à son tour :

— Sais-tu lire ? dit-il.

— Mais oui, fit Tolstoï surpris.

— As-tu lu l'ordonnance sur les devoirs des agents ?

— Non, dut avouer le comte.

— Eh bien, conclut l'agent, va d'abord les lire et nous recauserons ensuite.

### Oubli.

Il m'arriva un jour, raconte un sage Persan, par un emportement de jeune homme, de répondre à ma mère avec une fierté insultante. Elle en fut si affligée qu'elle alla s'asseoir dans un coin et que des

larmes coulèrent de ses yeux. Je m'approchai d'elle et cette mère sensible me dit : « Toi qui parles aujourd'hui comme un grand avec moi, ne te souvient-il pas combien je t'ai vu petit ? »

E. M.

### SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 273

ENIGME. — Sourire
CHARADE. — Distraction.
CASSE-TÊTE. — Nicomède, Pauline.
LOGOGRIPHE. — Duc, Duel, Ducat.
MOTS CARRÉS.

AZUR
ZERO
UROS
ROSE

1er CALEMBOUR. — Parce qu'on voit la chèvre élever, sans effort apparent, un cabriolet (cabri au lait).

2e CALEMBOUR. — Aucune différence, car l'homme indulgent et le rond de serviette sont *coulants*.

RÉBUS. — Kléber était un général célèbre de la Révolution.

### Enigme.

Je suis un monstre fabuleux,
Un personnage énigmatique,
Un insecte très curieux
Et d'un décor très artistique.

### Charade.

Mon premier est une mesure.
Mon deuxième est une fracture violente
Mon troisième est un récipient.
Mon tout n'a pas grand bois.

### Casse-tête.

*Avec ces lettres, formez deux prénoms masculins.*

a a c e f h h i i n n s t t u y

### Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent pas.
Ajoutez-m'en un : je suis une belle-fille
Ajoutez-m'en deux : je suis une couleur.
Ajoutez-m'en trois : je suis une personne grossière.

### Mots carrés.

1. Grande ville d'Algérie.
2. Partie du harnachement.
3. Prénom masculin.
4. Peintre hollandais (1603-1677.)

### Calembours.

— Quelle chose singulière remarquent les touristes en passant à Carentan ?

— Quel rapprochement faites-vous entre le mardi gras et le jour du vernissage ?

(Solutions dans le prochain numéro)

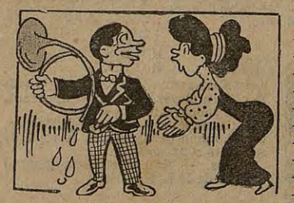
### RÉBUS

(Trouver une phrase.)

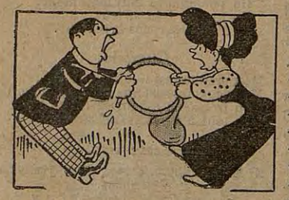
Solution dans le prochain numéro.

## POUR L'ART

« Je t'en prie, Babolin, je t'en supplie, mon coco, cesse cette affreuse musique, je sens que je vais piquer une attaque de nerfs si tu persistes. »

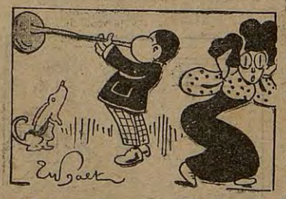


« Affreuse musique!!! on t'en fichera des affreuses musiques comme celle-là... t'as pas peur... et quant à cesser, la peau... tes nerfs, je m'asseois dessus.»

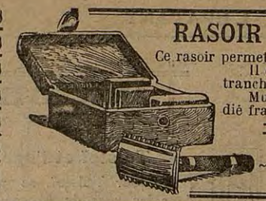


« Tu ne recommenceras pas à jouer de cette horreur, tu m'entends, toute faible femme que je suis, je briserai plutôt, s'il le faut, cet ignoble instrument sur mes genoux, quitte à en mourir ensuite.»

« Ah! les femmes! ! ah! les femmes, les femmes, les femmes... est-ce qu'une femme comprendra jamais quelque chose à l'art... avec ça mon cor de chasse n'a plus figure humaine... tu dis, femme perfide et barbare! que je n'en jouerai plus...



« Sache donc, femme ignare et stupide, que tes raisonnements ne tiennent pas debout... je ne jouerai plus de cor, dis-tu, soit, mais je jouerai de la trompette, voilà tout.

### RASOIR DE SURETÉ A DOUBLE TRANCHANT

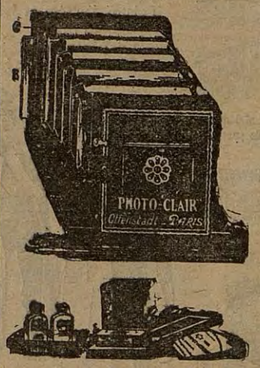
Ce rasoir permet à chacun de se passer, sans danger aucun des services du barbier. Il est nickelé, muni d'une très bonne lame en acier trempé à double tranchant. Il est très coquettement présenté dans un élégant écrin. Muni de sa lame et accompagné d'une lame de rechange, il est expédié franco pour le prix de

**3 FR. 75**

Chaque lame de rechange en plus : 1 franc, franco.

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

### C'est réellement merveilleux! Et c'est pourtant ainsi :




Nous mettons en vente un excellent appareil photographique, format 4 1/2×6 qui est le format le plus pratique pour les débutants. Cet extraordinaire appareil le

**PHOTO-CLAIR**

est à soufflets genre Folding et conditionné d'une façon exacte, muni d'un verre dépoli.

L'objectif est d'excellente qualité, on fait la pose et l'instantané. Notre merveilleux appareil

**PHOTO-CLAIR**

accompagné d'un châssis métal et d'un mode d'emploi très détaillé est envoyé franco de port et d'emballage, pour le prix de

**2 fr. 95**

Nous avons eu également l'idée d'établir une trousse de produits et accessoires, le tout de première qualité, comprenant :

1° Une lanterne rouge;
2° Un châssis-presse;
3° Deux cuvettes;
4° Une pochette papier sensible;
5° Une boite plaques;
6° Un flacon révélateur;
7° Un flacon virage fixage;
8° Un paquet hyposulfite.

**La trousse de produits et accessoire est expédiée franco contre 2 fr. 95**

*Nous offrons un avantage à ceux de nos lecteurs qui voudraient se procurer l'appareil et la trousse en leur cédant le tout pour* **5 fr. 75 seulement**

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

### UNE ATTRAPE INCOMPARABLEMENT AMUSANTE

**UN REVOLVER BROWNING**

Parfaitement imité. Même taille, même teinte, même forme. C'est un étui à cigarettes qui s'ouvre par une pression sur la gâchette: Prix **1.45** franco.

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

### MACHINE A ÉCRIRE

Cette petite **MACHINE A ÉCRIRE** d'une fabrication très soignée et d'un mécanisme excessivement simple et solide, comporte des majuscules, des chiffres et des signes de ponctuation.

Un apprentissage de 5 minutes à peine suffit pour pouvoir écrire aussi bien qu'avec une grande machine. Elle est non seulement amusante et très instructive pour les enfants, mais peut rendre de réels services aux grandes personnes.

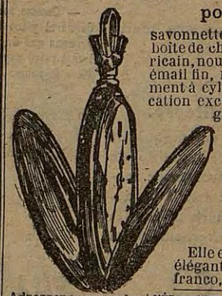
Tous les formats de papier peuvent être employés du plus petit au plus grand

Chaque machine est accompagnée d'une notice très claire.

**Prix franco de la machine : 6 francs.**

Adresser commandes à l'EPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

### EXCELLENT REMONTOIR pour homme.



savonnette double boîtier, dite boîte de chasse, doublé or américain, nouveau cadran 24 heures, émail fin, mouvement échappement à cylindre empierré, fabrication exclusivement française, garantie 2 ans.

Cette montre, absolument parfaite, conserve pendant un temps infini l'aspect de l'or dont elle donne entièrement l'illusion.

Elle est envoyée dans un élégant vide-poche, franco, pour..... **8 fr. 75**

Adresser commandes à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris

### Véritable Dorure surfine

**INDISPENSABLE A TOUS**

Le meilleur des Bronzes à l'emploi et le meilleur marché, d'une durée indéfinie.

Un étui contenant un flacon de laque, un paquet de dorure en poudre, un godet profond en métal, un pinceau avec sa hampe.

Le tout est expédié avec mode d'emploi franco, contre la somme de

**1 franc.**

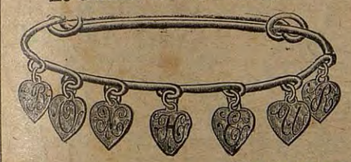
Adresser commandes à l'EPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

**MOUSTACHES** CHEVEUX BARBE, CILS, en 1 mois et à tout âge. — (même si on a tout essayé sans succès) par la Célèbre **VEGETALINE** prof. Mézer. Arrêt immédiat de la chute, pellicules, démangeaisons. Flac 1 fr.45 — 2 fr.25 — 3 fr.25 franco-poste (en général, le flac. de 3 fr.25 suffit.) Envoi discret. (timb. ou mand.) **LOKS** chimiste **82**, Boulevard Barbès (18me) — PARIS

### TITRE GOLDFILLED

CHARMANT BRACELET PORTE-BONHEUR

Le dernier cri de la saison!



**Prix : 1 FR. 50** SEULEMENT (port 0 fr. 15)

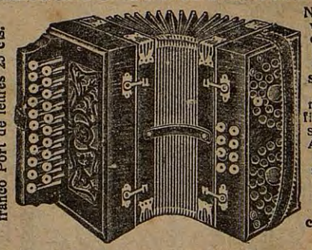
Ce ravissant bracelet est en notre "**TITRE GOLDFILLED**" bien connu et **absolument garanti pour 5 ans.** Se fait pour grandes personnes ou pour enfants et comporte le mot "Souvenir ou Bonheur" au choix.

Envoyez-nous un mandat de 1 fr. 50 et vous recevrez le bracelet par retour du courrier, accompagné de notre catalogue illustré comprenant de superbes primes gratuites.

**B. SIMS & MAYER**

*62, Rue Saint-Lazare, Paris.*

### Haute Nouveauté!



Nous envoyons contre remboursement ces magnifiques et solides **Accordéons système viennois** coûtant avec

Méthode et catalogue gratuits et franco Port de lettres 25 cts.

| touches | choeurs | basses | voix bronze | voix acier |
|---|---|---|---|---|
| 10 | 2 | 4 | Frs. 7.— | Frs. 9.— |
| 21 | 2×2 | 4 | » 12.50 | » 15.— |
| 21 | 2×2 | 8 | » 15.— | » 18.— |

**Herfeld & Cie. à Neuenrade Nr. 2** (Allemagne)

**La plus importante fabrique d'accordéons de la place.**

### Timbres CAOUTCHOUC

TIMBRE Caoutch. complet 0.95
DATEUR — — 6 fr
DATEUR Cuivre — — 18 fr.
CATAL. ILL. (48 p.) franco. (D. Rep^le)
**CHARTON**, 20, r. Enghien, PARIS

### SCIENCE et MAGIE

Il n'existe pas de livre plus merveilleux à connaître Il fournit les moyens d'obtenir toutes les faveurs que l'on désire, de découvrir les secrets les plus cachés, de savoir ce qui se passe dans les maisons voisines, de guérir l'ivrognerie et une foule de maladies, de donner des sorts ainsi que de s'en préserver, de connaître l'avenir de prendre à la main les oiseaux et les poissons, de se rendre invisible, de gagner aux jeux et aux loteries, de dominer tout le monde, de réussir dans ses entreprises, etc., etc. — Demander **Notice gratuite.** — Ecrire n'engage à rien. Ecr. M. CHAUVEL, Libraire, 17, r. Laferrière, Paris

### UN AN DE CRÉDIT ET CEPENDANT PAS CHER!

**Le parfait photographe.**

Après vous être amusés avec les petits appareils 4 1/2 × 6 et 6 1/2 × 9, après avoir ainsi acquis de l'expérience, vous souhaitez naturellement faire de la véritable photographie.

Nous vous en offrons ici le moyen pour pas cher et à des conditions abordables pour tous.

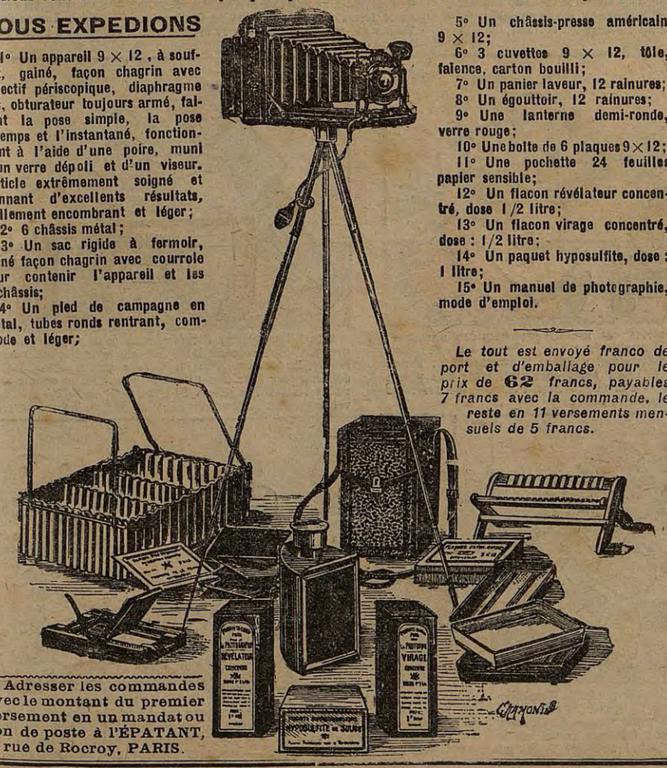
**NOUS EXPEDIONS**

1° Un appareil 9 × 12, à soufflet, gainé, façon chagrin avec objectif périscopique, diaphragme iris, obturateur toujours armé, faisant la pose simple, la pose 2 temps et l'instantané, fonctionnant à l'aide d'une poire, muni d'un verre dépoli et d'un viseur. Article extrêmement soigné et donnant d'excellents résultats, nullement encombrant et léger;

2° 6 châssis métal;

3° Un sac rigide à fermoir, gainé façon chagrin avec courrole pour contenir l'appareil et les 6 châssis;

4° Un pied de campagne en métal, tubes ronds rentrant, commode et léger;



5° Un châssis-presse américain 9 × 12;

6° 3 cuvettes 9 × 12, tôle, faïence, carton bouilli;

7° Un panier laveur, 12 rainures;

8° Un égouttoir, 12 rainures;

9° Une lanterne demi-ronde, verre rouge;

10° Une boîte de 6 plaques 9 × 12;

11° Une pochette 24 feuilles papier sensible;

12° Un flacon révélateur concentré, dose 1/2 litre;

13° Un flacon virage concentré, dose : 1/2 litre;

14° Un paquet hyposulfite, dose : 1 litre;

15° Un manuel de photographie, mode d'emploi.

*Le tout est envoyé franco de port et d'emballage pour le prix de* **62** *francs, payables 7 francs avec la commande, le reste en 11 versements mensuels de 5 francs.*

Adresser les commandes avec le montant du premier versement en un mandat ou bon de poste à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

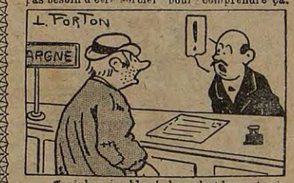

## AU BUREAU DE POSTE

Le père Robichon pénétra dans le bureau de poste, se fit indiquer le guichet où il devait s'adresser et dit à l'employé qui lui demandait ce qu'il désirait : « Faites excuse, monsieur, on m'a dit de m'adresser à vous rapport à un remboursement, c'est-à-dire de l'argent que je voudrais retirer de la caisse d'Epargne; si c'était un effet de vot' complaisance de me dire comment il faut que je m'y prenne? »

L'employé retira un imprimé d'un casier et le lui présenta en expliquant : « Il faut d'abord remplir cette feuille suivant les instructions qui s'y trouvent mentionnées. Quand ce sera fait vous indiquerez le montant de la somme que vous voulez retirer et vous signerez. — Merci bien de vot' obligeance, fit le père Robichon, puis ayant réfléchi pendant quelques secondes il s'empressa d'ajouter :

M'sieur l'employé, j'avais oublié de vous demander : C'est-y en lettres ou ben en chiffres qu'il faudra que j'indique la somme que je veux me faire rembourser? Vous savez quand on n'est pas au courant... — Vous écrirez la somme en toutes lettres. — Et pis, ensuite, faudra que je signe mon nom? — Naturellement, et vous aurez soin d'y joindre vos prénoms, adresse et qualité.

« Ça va, j'ai compris, déclara le père Robichon qui crut devoir demander encore : « Sauf vot' respect, mon brave monsieur, ou faudra-t-il que je signe. — Là, sur cette ligne, dit l'employé qui s'impatientait, en face le mot signature. — C'est-y en dessus ou en dessous de la ligne qu'il faut que je signe? — Non, sur la ligne même, que je vous dis.. Il n'y a pas besoin d'être sorcier pour comprendre ça.




— J'sais ben, parbleu! alors, c'est ben entendu, sur la ligne, c'est là qu'il faut signer? — Oui, sur la ligne, vous avez donc la comprenette en bois? — J'sais pas c'que vous entendez par là, répondit le père Robichon à l'employé dont l'épatement se panachait de fureur, mais faut que j'vous l'dise : j'savions point écrire! »

# CARAFON, CHIEN D'IVROGNE, par JO VALLE. *(Suite.)*

Au lieu d'invectiver, le plombier et son ami, relativement à la maladresse du premier qui avait fait dégringoler la bourriche d'huitres, le marchand de vins-traiteur prit la chose du bon côté et plaisanta. « Ces messieurs désirent sans doute déguster quelques douzaines d'huîtres arrosées avec un certain petit vin blanc dont ils me donneront des nouvelles ? Comment résister à une offre aussi engageante ? — Bouge pas ! fit Verjus pendant que le cabaretier...

... remettait la bourriche en place ; avant de s'appuyer tes mollusques et ton vin blanc, faut que j'prenne la température de mon morlingue afin d'savoir si j'aurai de quoi raquer... O bonheur inespéré ! O fortune ! s'exclamait-il après avoir fait l'inventaire de son porte-monnaie, j'ai encore une thune ! Je l'avais mise de côté mais j'ne me souviens plus si c'est pour le gaz ou pour autre chose... C'est malheureux ! En fait de mémoire, je suis kif-kif comme un linot... Enfin, la thune est là c'est l'principal. Eh ! l'bistro, grouille-toi de nous ouvrir quatre douzaines de portugaises et mets l'avance...

«... à l'allumage pour aller chercher deux bouteilles de ton fameux rince-dalle. S'il n'est pas choknozoff tu pourras te mettre la ceinture en fait d'pognon... On n'a pas la margoulette en galvano, j'te préviens, et on sait c'qui est bon... Par la même occase, t'apporteras du brichton et trois verres... Monsieur — il désignait Carafon — veut bien nous faire l'honneur de trinquer avec nous... » Le cabaretier les ayant servis, les deux copains dégustèrent en les arrosant, les portugaises qu'ils s'accordèrent à trouver délicieuses. Bien sagement assis sur son tabouret, Carafon soldait une portion de ragoût...

... laissée par un client et de temps à autre il lampait une rasade de vin blanc tandis que Médard et Nénesse causaient déménagement. Mis en appétit, Verjus avait commandé du saucisson, du fromage et deux autres bouteilles. Le marchand de vins jubilait et ne cessait d'admirer Carafon. — Ah ! si j'avais un chien comme ça je ferais fortune en moins de deux ans ! — Puisque t'es un frangin, disait Verjus qui commençait à avoir le nez sale, en s'adressant à Goulot qui se trouvait à peu près...

«... dans le même état, je veux bien faire les choses et arroser ma nouvelle profession de déménageur. Patron ! du champagne, et pas d'la cam'lote, vous savez... On ne r'garde pas à la dépense mais nous faut d'la première qualité, sans quoi on fait un raffut à tout chambarder ! » Quand il avait sorti et ouvert son carnet pour noter une adresse que lui donnait Goulot, le bistro avait aperçu un billet bleu plié en quatre, entre les feuillets, et rassuré quant à la « douloureuse » à la vue de cette banknote, il n'avait pas hésité à fournir aux deux amis champagne, café, liqueurs et cigares de luxe.

A part les cigares, Carafon avait goûté de tout, sauf des huitres pourtant, pour lesquelles il affichait une invincible répugnance. « Quatre heures ! fit tout à coup Verjus en regardant le cartel ; c'est qu'temps de démarrer pour aller chez l'singe lui dire qu'il ne compte plus sur moi et passer ensuite à la caisse. Si j'te revois pas d'ici-là, n'oublie pas ma vieille que c'est d'main soir qu'tu viens m'aider à déménager...

Sur ces mots il sortit de son porte-monnaie la pièce de cent sous et la posant sur le marbre de la table, il dit au cabaretier. « Payez-vous ! » Le bistro fit sonner la pièce. Elle rendait un son étrange et savonneuse au toucher révélait que le plomb n'était pas étranger à son alliage. « Vous n'en auriez pas une autre qui soit mieux fabriquée ? gouaillait le bistro en lui rendant sa pièce. — Comment, elle n'est pas bonne ? s'épatait Verjus qui ajouta après trois secondes de réflexion. — Ça ne m'étonne pas ! J'me rappelle maint'nant qu'Adolphine me l'avait confiée en disant.

« Tu trouveras bien une poire à qui la refiler... Du moment que tu ne veux pas être la poire, rends-moi ma thune et dis-moi combien que j'te dois tu porteras ça à mon compte... — 23 fr. 60, annonçait le cabaretier en lui présentant l'addition sur l'ard'oise. Oh ! je sais bien que vous avez de quoi payer puisque j'ai aperçu le fafiot de cent balles plié en quatre dans vot' calepin. — Ben, mon vieux, se gondolait Médard en sortant le billet bleu de son carnet, si tu veux t'en contenter, prends-le et garde la monnaie comme pourboire... » Puis il présentait au traiteur une réclame de parfumeur. *(A suivre.)*

Sceaux. — Imprimerie Charaire

*Le Gérant :* Emile Beuve.